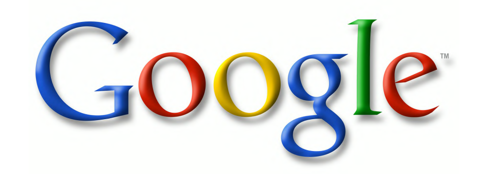
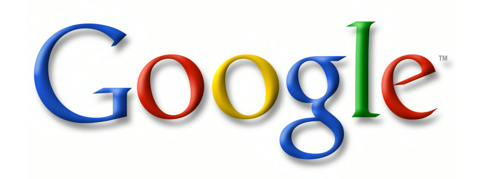
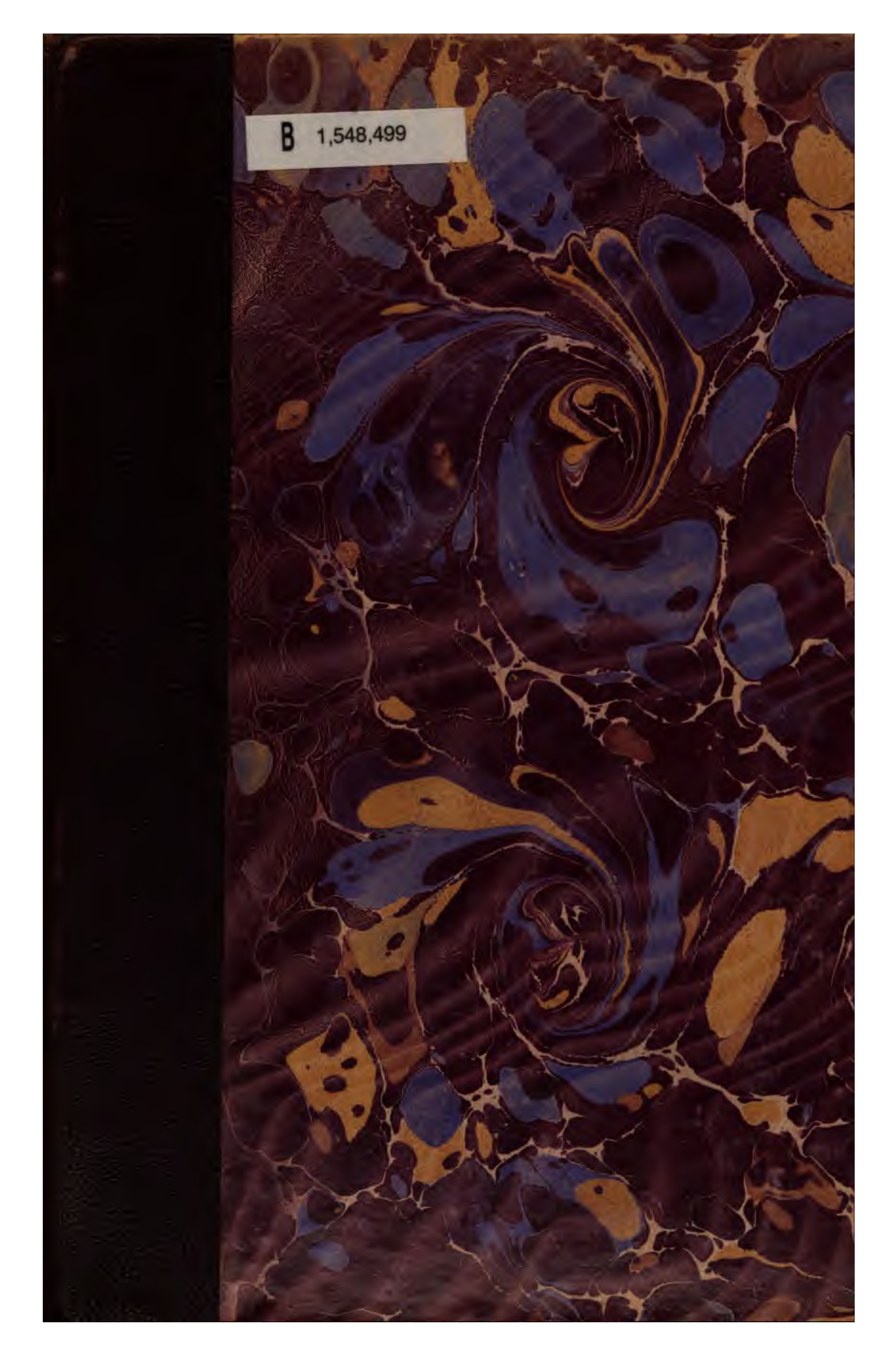
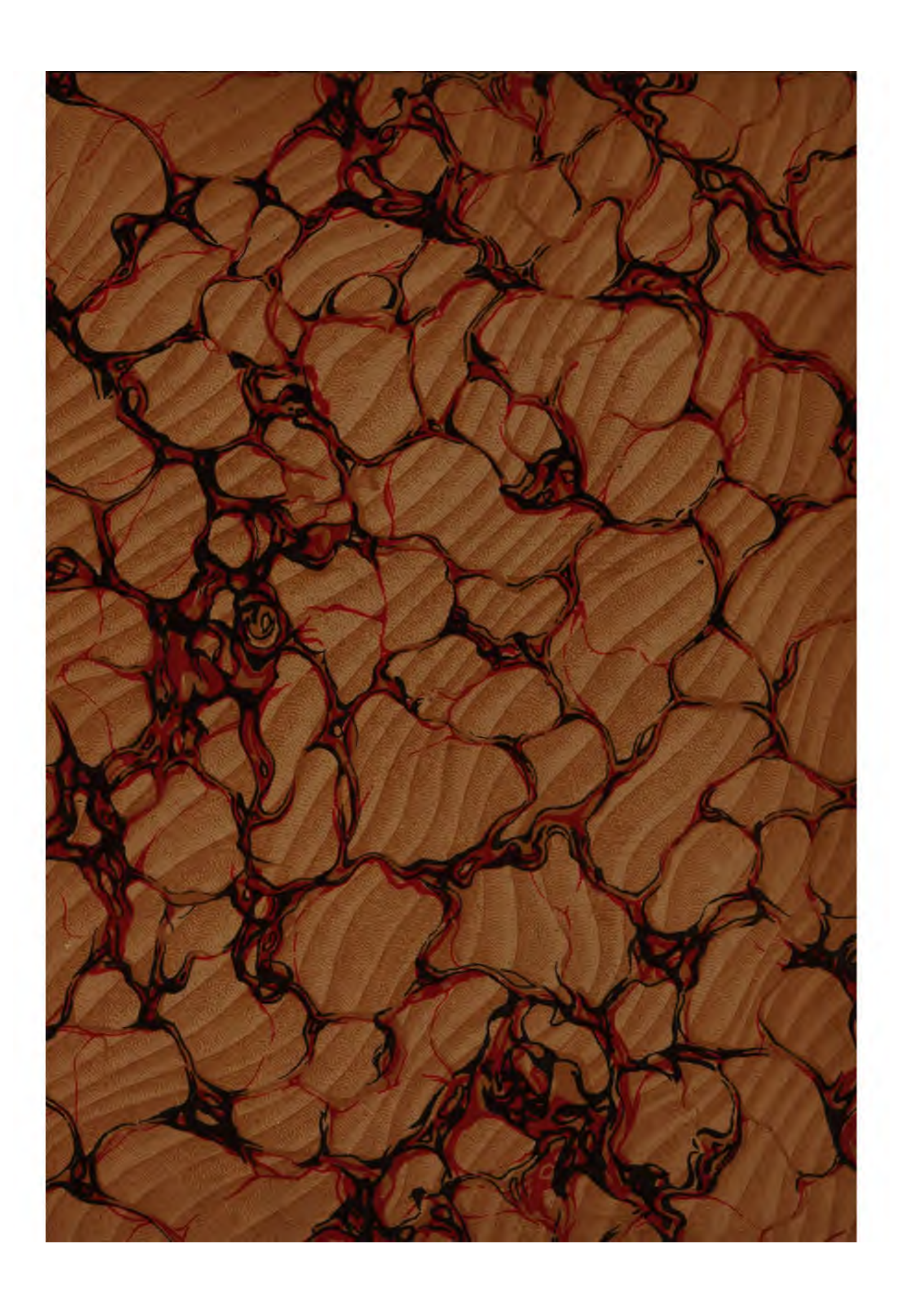
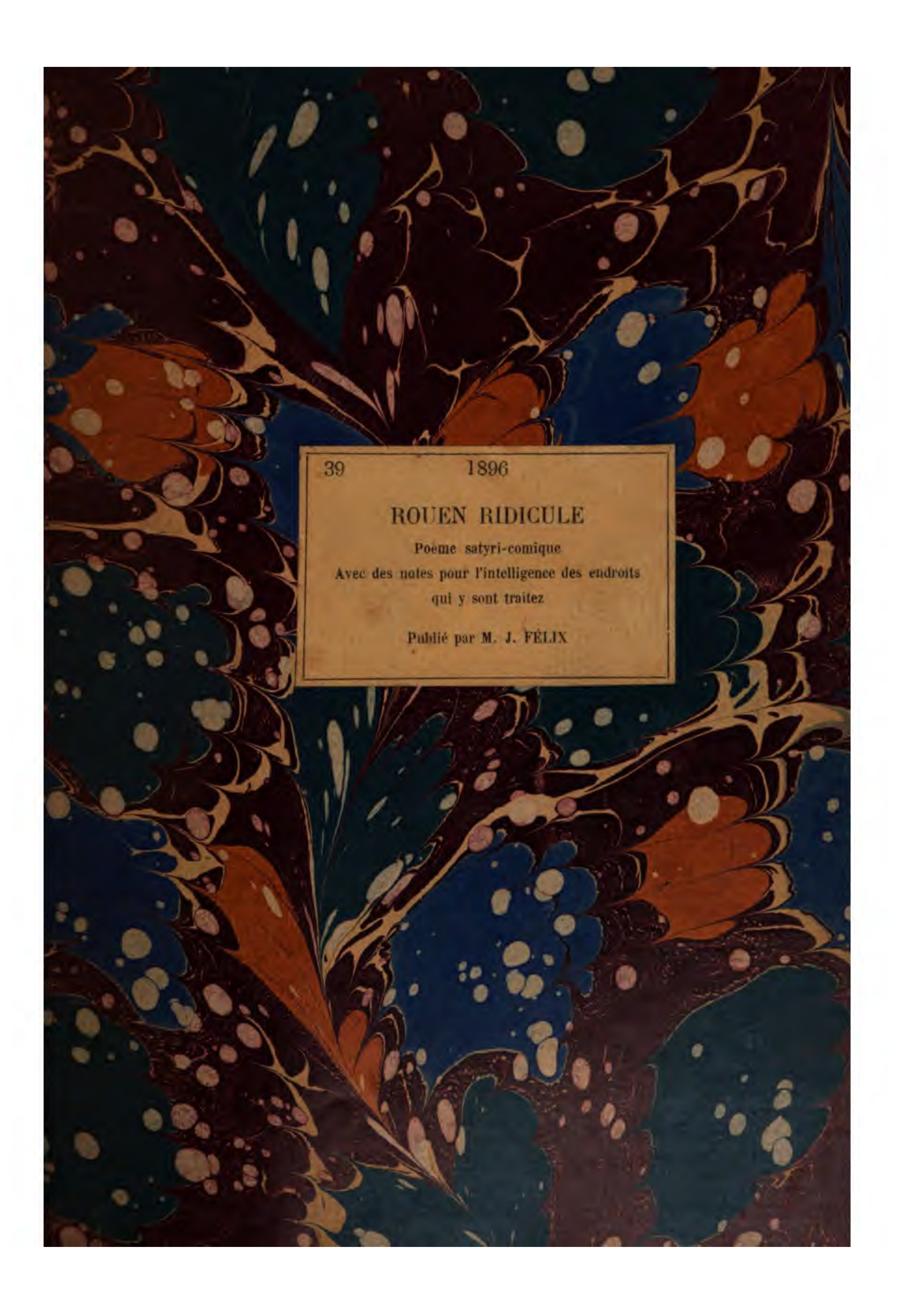







UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST





39 1896
ROUEN RIDICULE
Poëme satyri-comique
Avec des notes pour l'intelligence des endroits
qui y sont traitez
Publié par M. J. FÉLIX

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

N° 65

—

M. BEAUCOUSIN.

J. FÉLIX

ROUEN RIDICULE

POÈME SATYRI-COMIQUE

Avec des Notes
Pour l'intelligence des endroits qui y sont traitez

Publié pour la première fois
d'après le ms. de la Bibliothèque de Rouen



ROUEN
IMPRIMERIE LÉON GY

M D CCC XCVI

Introduction.

« Duclos disait un jour à Mme de Rochefort et à Mme de Mi-
« repoix que les courtisanes devenaient bégueules et ne vou-
« laient plus entendre le moindre conte un peu vif. Elles
« étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes.
« Et là-dessus, il enfile une histoire fort gaie, puis une
« autre encore plus forte ; enfin, à une troisième, qui com-
« mençait encore plus vivement, Mme de Rochefort l'arrête
« et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez
« aussi par trop honnêtes femmes (1). »

S'il ne messied pas d'être humble pour son compte, il convient, au contraire, d'exercer une justice plus large à l'égard d'autrui, et n'osant partager sur la vertu de nos honorés lecteurs l'appréciation restrictive si spirituellement formulée par la grande dame, nous leur offrons, avec quelque timidité pourtant, il faut l'avouer, cette image piquante, mais libre parfois, pour ne pas dire plus, du Rouen de nos aïeux, opuscule où l'affectation du ton graveleux

(1) *Chamfort*, Anecdotes.

familier au XVIIIe siècle dissimule imparfaitement, lorsqu'elle ne trahit pas ouvertement la grossière vulgarité de la pensée et où le goût, naturellement et intentionnellement peu délicat de l'écrivain, est rarement racheté par le tour original de la phrase ou par l'agrément de l'expression. Le poète — par la grâce de la règle molièresque, que tout ce qui n'est point prose est vers — serait, d'ailleurs, s'il était sévère à lui-même, fondé à invoquer l'excuse d'Alceste :

La rime n'est pas riche et le style en est.....

analogue, hélas ! nous devons le confesser, à celui qui revêt d'une toilette dénuée d'élégance des exhumations peu faites pour provoquer l'enthousiasme littéraire, bien que s'en éjouisse le cœur des bibliophiles. Ajoutons, pour en terminer avec cette critique peu flatteuse, mais impartiale, que les imperfections par nous signalées se compliquent et s'aggravent de cette circonstance que, soucieux de bien marquer la distance admise de son temps entre le comique et le burlesque si violemment proscrit par l'auteur du Lutrin, *son confrère en Apollon, surmenant un esprit qui manque de souplesse et inhabile à traduire finement ses idées, s'est cru tenu, pour justifier le titre de son œuvre, à renchérir sur les plaisanteries populaires, à se battre les flancs pour exciter une verve rebelle à son appel, à accentuer plus bruyamment son rire, à pimenter de gros sel une gaieté de commande, à forcer enfin une note qui, en dépit d'exagéra-*

tions maladroites, reste encore souvent juste et franchement joviale.

Ces défauts commandaient bien quelques réserves; mais les scrupules les plus exigeants, déjà désarmés par le tirage restreint d'exemplaires exclusivement destinés aux membres de la Société rouennaise de Bibliophiles, ont bientôt cédé au vif intérêt qui se dégage du poème qu'elle édite. La crudité brutale du langage, la hardiesse de certains dessins, insuffisamment ombrés, s'atténuent, s'évanouissent même devant l'attrait captivant de la promenade à laquelle l'auteur nous convie de prendre part sous sa direction. Il nous ménageait une ample compensation dans les tableaux précieux pour l'histoire locale dont il étale à notre vue l'amusante diversité, et il est difficile, impossible presque, au touriste qui suit ce joyeux cicerone, de ne pas se laisser gagner par l'observation pénétrante de son guide, le charme instructif et la vérité saisissante des détails, si menus soient-ils, reproduits par sa plume, la peinture minutieusement exacte des habitudes sociales, les traits de mœurs soigneusement notés, l'animation entraînante des spectacles auxquels il nous fait assister, la vivacité des impressions qu'il nous communique, la sincérité de son accent, les incidents de la vie provinciale dont il nous déroule les épisodes journaliers, et l'on ne se défend pas de la séduction qu'il finit par exercer sur nos imaginations en nous initiant à cette existence dans le passé dont il nous fait réapparaître l'image pittoresque, la photographie, allions-nous

dire par un anachronisme, qu'il mérite d'inspirer, soit qu'il nous conduise devant les monuments qui embellissent la cité, soit qu'il insulte aux ruines ou aux dégradations dont l'injure du temps et la main des hommes les ont rendus victimes, soit qu'il nous entraîne après lui dans le mouvement tapageur de la foule active ou oisive, commerçante ou flâneuse, qui enserre en son tourbillon tout un peuple s'agitant à travers les rues étroites et les quais encombrés de la vieille capitale normande.

Rouen peut donc sans désavantage prendre et occuper son rang dans la série descriptive des villes ridicules où figurent, avec Madrid, la Rome plus ennuyeuse que drôlatique de Saint-Amand et le Paris de Claude Petit, dont la notoriété est moins due aux vers de l'infortuné rimeur qu'au cruel châtiment de son audacieuse impiété. Aussi doit-on féliciter le sagace et heureux investigateur qui n'a point laissé échapper pareille trouvaille, et s'est hâté, en assumant la responsabilité d'une acquisition immédiatement et avec bonheur ratifiée, de faire entrer dans la collection publique, dont il est un des plus utiles administrateurs, ce témoin fidèle d'un âge qui s'éloigne. L'intelligent et dévoué bibliothécaire-adjoint de la ville, M. N. Beaurain, aurait acquis de nouveaux titres à la gratitude de ses confrères en consentant à divertir quelques moments d'un temps, absorbé sans doute presque totalement par ses fonctions, pour les consacrer à une publication qu'il lui appartenait mieux qu'à personne de leur présenter, et ils regret-

teront qu'une modestie, dont des instances réitérées n'ont pu triompher, se soit abritée derrière ce prétexte, courtoisement allégué pour se dérober à une tâche, dont la finesse de son jugement, autant que la variété de ses connaissances, assurait d'avance le succès.

Avec la garantie d'une patiente érudition et la sûreté d'un tact exercé, il aurait comparé aux récits de nos vieux conteurs et aux péripéties risibles des pièces de notre ancien théâtre plus d'une des données exploitées par l'anonyme dont nous publions le texte, et cette revue d'un passé littéraire, digne d'être illustré par les toiles grotesques de l'école flamande, si injustement dédaignée par la solennité prétentieuse du grand roi et de sa cour, lui eût fourni plus d'un curieux rapprochement. Leur influence ne s'est-elle pas, à son insu, et non moins que la vigueur caustique de Juvénal, exercée sur la peinture des embarras de Paris, décrits avec une verve si alertement réaliste dans la sixième satire de Boileau? A côté des écrits de Saint-Amand et de Claude Petit, et à des dates voisines de leur apparition, il aurait mentionné la visite de Scarron à la foire Saint-Germain, il aurait signalé la Ville de Paris en vers burlesques du sieur Berthod ou Berthaud, encore un illustre inconnu, dont le nom presque aussi ignoré que sa vie, pose aux réhabilitations de l'avenir un problème d'orthographe presque insoluble, et il n'aurait eu garde d'oublier le continuateur de ce versificateur médiocre, le littérateur besoigneux dont l'obscurité a été violée par la méchanceté achar-

née et chagrine du grand satirique, le fils de l'auteur des vies des poètes français, précieux manuscrit brûlé en 1870, avec la bibliothèque du Louvre, par les bandits de la Commune, François Colletet qui, quatorze ans plus tard, en 1666, publiait à Paris, chez Antoine Rafflé, rue du Petit-Pont, entre le Petit-Châtelet et la fontaine Saint-Séverin, à l'enseigne du Chaudron, **le Tracas de Paris ou la seconde partie de la Ville de Paris, en vers burlesques,** *précédé d'un* **Avis au lecteur curieux de la poésie burlesque,** *où il expose les conditions exigées pour la composition de ces sortes d'écrits en des termes qui lui font honneur :*

« *Quoy qu'il semble que le burlesque soit une poësie libre* « *qui puisse renfermer tout ce qui tombe sous les sens, il a* « *néantmoins ses règles et ses bornes aussi bien que le sé-* « *rieux. Toutes choses indifféremment n'entrent pas dans* « *la composition; le beau tour n'y doit pas moins estre* « *observé que dans l'autre; la tissure, le choix des mots, la* « *rime, la césure et toutes ces belles parties qui nous font* « *appeler un poëme accomply, quand elles s'y rencontrent.* « *Que nos nouveaux grimpeurs du Parnasse ne nous fassent* « *donc plus le burlesque si facile, puisque ce n'est pas le* « *sentiment des grands maîtres de l'Art et qu'ils ne le far-* « *cissent plus de vilanies dégoustantes capables de donner* « *l'horreur de leurs productions. Le poëte, sur quelque ma-* « *tière qu'il escrive, doit estre chaste et tourner si agréa-* « *blement ses pensées qu'il délecte son lecteur et ne le dégouste* « *pas; et comme m'a dit plusieurs fois un excellent minis-*

« tre de la justice (M. Daubray, lieutenant civil), les Muses « qui sont des filles chastes doivent estre traitées avec mo- « destie, et il vaudroit mieux, selon le sentiment d'Æneas « Sylvius, que le style d'un poëte enjoué ne fust pas si « fécond et qu'il fust moins lascif. Malo Musam sterilem « quàm lascivam, *dit ce grand homme. A propos de quoy « il me souvient d'un certain Architas qui, se trouvant un « jour obligé de prononcer en vers une parole moins hon- « neste que n'exigeoit sa modeste pudeur, aima mieux « l'escrire d'un charbon contre la muraille que d'en remplir « les oreilles de ses auditeurs ; plust à Dieu que nos folastres « l'imitassent, on ne verroit pas nos bibliothèques si rem- « plies de fadaises et nos magistrats ne seroient pas obligez « d'en défendre la lecture et de les condamner aux flâmes « publiques.* »

Le procédé préconisé par Colletet, sans doute parce que l'antiquité classique en peut revendiquer la paternité, paraît inefficace en ce qu'il se borne à substituer ce qui offense la vue à ce qui choque l'oreille, et qu'il ne tend à rien moins qu'à perpétuer inconsciemment l'atteinte portée aux susceptibilités qu'il entend protéger, si l'adage bien connu Verba volant, scripta manent *est véridique. Les préceptes qu'il dictait ainsi, sans les avoir inventés, méritaient cependant d'être suivis ; ils ne constituaient pas une rhétorique nouvelle inconnue à ses contemporains, qui s'efforçaient, sans y réussir toujours, d'observer des leçons dont le ton et les habitudes de la société polie qu'ils fréquentaient ne leur*

eussent pas permis d'enfreindre les prescriptions, et s'essayaient à conserver dans le langage ou le style, tout en admettant quelque relâchement autorisé par une indulgence nécessaire en des récits piquants ou des scènes bouffonnes, la décence, sinon la réserve, qui distinguait alors celui que le monde appelait l'honnête homme. C'est en s'inspirant en plus d'une page de ces principes que Scarron égayait les loisirs des érudits de son temps par les saillies de son Enéide travestie, prèludant aux parodies où le rire de nos aînés prenait sa revanche des émotions dramatiques du théâtre romantique de Victor Hugo, en éclatant aux facétieuses tirades d'Arnali ou la contrainte par cor, et de Cornaro le tyran pas doux, joyeuses récréations remplacées plus tard par les résurrections de l'antiquité où, sans vergogne affectée, se déridait aisément notre jeunesse à l'aspect d'Orphée descendant aux enfers, et au souvenir revivant des fatalités qui ont compromis les volontés vertueuses de cette belle et bonne Hélène, se glissant hors du cadre radieux et un peu haut placé où Homère l'avait enfermée, pour chanter la musique pimpante d'Offenbach, puis à une époque toute récente, surgissant à la voix d'un ingénieux académicien, pour interpréter, sous la forme familière et poétique à la fois que lui a imprimée un talent dont la personnalité caractérise un des traits distinctifs, l'amusante fantaisie devant laquelle n'a pas reculé la hardiesse de M. Jules Lemaître.

Mais si le XVII[e] siècle, rompant avec ses devanciers, n'a

cessé, même en ses échappées, d'observer les règles de la tenue et s'est rarement écarté de la correction un peu gourmée que lui imposaient des préjugés parfois, des principes le plus souvent, auxquels une soumission quasi officielle était acquise, il n'en va pas de même de l'ère qui lui succède, époque d'examen, de discussion, de curiosité, d'indiscrétion, de tolérance, de révolte contre la tradition, dont le limpide éclat, le charme artistique et l'influence civilisatrice ont peut-être racheté les audaces et l'action dissolvante. A l'austérité affectée ou vraie, à l'hypocrisie qu'elle traîne à ses talons se substituent d'abord la liberté, bientôt la corruption et la licence; aux approches du règne de Louis XVI surtout, les allures débraillées, imparfaitement dissimulées sous une élégance dont la recherche s'attache plus au costume qu'à la personne, à la parure qu'à l'éducation, dégénèrent dans les relations mondaines en un ton négligé et une familiarité facile auxquels finissent par s'abandonner insoucieusement les hommes aux dépens de leur dignité, les femmes au détriment de leur pudeur. De la société, ces défauts passent vite dans la littérature, qui en reflète les mœurs : la plaisanterie s'alourdit, de leste la pensée devient cynique, et d'osée l'expression se fait grossière; à ne respecter rien, ni personne, on perd le respect de soi-même, et sous l'atteinte d'une raillerie malsaine, l'on voit sombrer jusqu'au patriotisme, sacrilège débâcle où, sans éveiller chez ses contemporains les susceptibilités légitimes que nous ressentons, le poète badin et glorieux de la Pucelle encourt, aux yeux de la pos-

térité, l'humiliation méritée de rencontrer, comme précurseur de sa mauvaise action, l'inconnu qui, longtemps avant lui, dans Rouen ridicule, *profanait de sa lourde bouffonnerie et de ses facéties vulgaires la pure mémoire de la noble martyre.*

Après le règne des représentants du goût délicat, du style clair, du langage imagé, de la verve pétillante, de la moquerie mordante et fine, derrière Voltaire et Diderot, se faufilent les coquets littérateurs dont l'esprit enjoué sait encore enguirlander leur pensée d'une gracieuse afféterie et de raffinements apprêtés, Sainte-Aulaire dont le quatrain mythologique laisse deviner, sous la transparence de la gaze, une idée dont s'offusqueraient à coup sûr les exigences de la chasteté moderne, et Boufflers, qui habille d'une draperie aussi diaphane les charmes de Sabran la mal peignée, ou le diplomate habile, le sémillant cardinal de Bernis, auquel ses rimes aimables ont conquis dans les boudoirs et les ruelles le surnom peu canonique de « Babet la bouquetière. » Et voici, à la suite de ces galants versificateurs, l'irruption de la tourbe serrée des amateurs qui écrivent, — suis-je bien qualifié pour en médire ? — et qui, outrant les tendances des lettrés professionnels, s'ingénient à composer des œuvres que ceux-ci désavoueraient sans que toujours, à défaut du mérite de la forme, l'intérêt du fond et le piquant des détails leur concilient notre pardon. C'est à cette phalange, innombrable au XVIIIe siècle, qu'appartient sans doute le personnage auquel nous devons le poème publié

par la Société rouennaise de Bibliophiles. Il s'est prudemment, je ne veux pas dire modestement, soustrait aux jugements rigoureux de la postérité, et si nous sommes dans l'impuissance de soulever le voile sous lequel il abrite la responsabilité anonyme de ses méfaits littéraires, les amis de l'histoire locale sentiront leur sévérité adoucie en songeant que, pour être mal peints, les tableaux qu'il nous a transmis n'en restent pas moins vivants d'exactitude et de ressemblance.

Rouen ridicule, *dont la copie date évidemment du XVIII[e] siècle, figure à la suite d'une traduction en vers des épigrammes de Martial, dans le manuscrit coté Y 244, ancien fonds, appartenant à la Bibliothèque de la ville. L'ouvrage, composé en dizains, un par page, est annoté de remarques qui complètent les renseignements fournis par le texte versifié et sont rarement dépourvues d'intérêt. Les signatures dont il est souscrit auraient pu conduire à supposer ou que l'on n'avait sous les yeux que la reproduction d'un imprimé, ou plutôt que le manuscrit était préparé pour l'impression ; mais les recherches, opérées soigneusement à Caen et en Normandie, aidées des investigations minutieuses, qu'avec leur obligeance accoutumée ont bien voulu prescrire, à Paris, M. Léopold Delisle, dans la Bibliothèque nationale, et M. de Bornier dans celle de l'Arsenal, si riche pourtant en opuscules poétiques, donnent par leur résultat infructueux la conviction presque absolue que ce poème burlesque a le droit de bénéficier de la faveur instinctive-*

ment ménagée à l'inédit par la curiosité aisément séduite des bibliophiles.

Quel est son auteur? Il a daigné révéler à la postérité, qui demeurera, je le crains, indifférente à cette confidence, qu'il était doué d'un embonpoint excessif et qu'il avait cruellement souffert d'une sciatique pendant la composition de son œuvre, circonstances assurément insuffisantes pour laisser deviner son identité. Son langage irrespectueux à l'égard des gens d'église ou de justice témoigne qu'il ne leur appartient pas. Partant de cette idée qu'au XVIIIe siècle l'Angleterre professe le protestantisme, il en conclut intrépidement que tout protestant est Anglais, et il n'hésite pas en conséquence à attribuer aux Anglais, qui avaient abandonné Rouen avant même la naissance du nouveau culte, la décapitation des statues des saints sculptées à la façade et les dévastations commises à l'intérieur de sa cathédrale par des huguenots dont la nationalité française est incontestable, confondant ainsi, par le plus monstrueux des anachronismes, des événements survenus plus de cent ans plus tard, en 1562, sous Charles IX, avec les faits précédemment accomplis sous les règnes de Charles VI et Charles VII, comme si, au contraire, à cette dernière époque, soit au début de la conquête, soit au cours de la longue occupation de Rouen par l'ennemi, de 1418 à 1449, la ferveur du catholicisme britannique ne s'était manifestée, notamment par l'inhumation du duc de Bedfort, régent, dans la métropole et par ses fondations pieuses, que M. Ch. de Beaurepaire a

mentionnées et analysées dans un de ses Mémoires, toujours si substantiels. Ce n'est donc pas non plus un Réformé que nous avons devant nous : il eût, en d'autres termes, décerné le brevet qu'il octroie à H... — Héry, pensons-nous, le marchand cité par le même savant dans une de ses instructives communications à la Société des Bibliophiles Normands (1) : — « Honnête homme et de la Religion », et il eût moins soigneusement insisté sur les vaines tentatives du propriétaire de l'île de la Croix pour supprimer l'emblême catholique auquel l'incurie municipale, persistant à prendre le Pirée pour un homme, attribue une orthographe erronée qui laisse supposer qu'un sieur Lacroix aurait remplacé la famille La Mouque dans la possession de l'immeuble insulaire, aujourd'hui relié au continent urbain par le pont Corneille. Il n'a, ajoute-t-il, résidé que trois ans à Rouen, et la brève durée de ce séjour expliquerait son ignorance des origines de l'hôtel de Lisieux, qu'il semble considérer comme ayant toujours été une auberge, alors que Farin, à défaut de la tradition, lui eût appris que sur cet emplacement s'élevait jadis la maison habitée par l'évêque de cette ville, lorsqu'il s'arrêtait à Rouen, logis d'où le prélat pouvait entendre la messe par deux fenêtres ouvertes sur le chœur de l'église limitrophe de Saint-Cande-le-Vieil. Propriétaire de biens qui lui conféraient quelque droit justicier, puisqu'il déclare avoir un sénéchal à son service ;

(1) Procès-verbal de la séance du 8 juin 1893.

jouissant, malgré une banqueroute dont il essayait de se consoler en flétrissant en prose et en vers l'improbité de son débiteur, d'une aisance compatible avec les loisirs d'une oisiveté intellectuellement occupée ; ayant reçu une éducation complète, si elle eût compris l'art du tact et la science de la mesure ; mis en éveil par un frottement journalier avec des littérateurs, il aura succombé à l'irrésistible démangeaison de manier la plume à son tour, encouragé dans cette velléité par un ami, un compatriote peut-être, Lemonnier, le fabuliste distingué, traducteur de Perse et de Térence, auquel il reporte la conception de quelques-unes des idées badines qu'il a presque écrasées sous un vêtement trop pesant pour leur légèreté.

Respectons un incognito, dont la violation d'ailleurs ferait courir à la notoriété du nom qu'elle trahirait le risque de décroître plutôt qu'elle ne lui assurerait la chance de grandir, malgré le prestige mystérieux dont l'auteur paraît avoir tenu à l'envelopper. S'il est malaisé pourtant d'apposer une signature au poème, la détermination de sa date, assez difficile à préciser quant aux deux derniers chiffres, ne comporte aucun doute sur les deux premiers ;

Car c'était en mil sept cent

qu'il était non seulement transcrit, mais composé, et les renseignements puisés dans l'œuvre, la description de l'état de la ville et de ses édifices, permettent de la fixer vers le milieu du XVIIIe siècle. On ne pourrait, il est vrai, induire

cette conséquence des réparations incessantes occasionnées par le fonctionnement du pont de bateaux dont il est parlé au cours de cette revue locale et qui s'espacent de 1709 à 1799. Il convient mieux, pour obtenir une approximation plus rigoureuse de recourir à l'histoire du monument érigé, sur la place du Marché-aux-Veaux, à la mémoire de Jeanne d'Arc. L'on sait qu'au lieu de la croix primitivement plantée en 1456 fut édifiée une fontaine, commencée en 1510 et achevée vers 1530. M. André Pottier (Revue de Normandie, *1862), la décrit ainsi : « Trois colonnes placées en triangles « soutenaient une plate-forme dont les angles portaient des « figures montées sur des consoles. Au centre était une statue « de la Pucelle, à genoux devant le roi Charles VII. Le « dessus de la plate-forme était surmonté d'une lanterne que « supportaient trois autres colonnes accompagnées d'orne- « ments. » Cette construction, dont les ruines ont excité la verve irrévérencieuse de l'écrivain anonyme, n'était guère, en 1754, qu'un amas de décombres, lorsqu'on lui substitua la fontaine actuelle, bâtie sur les plans de Descamps et surmontée de la statue sculptée par Slodtz, changement presque contemporain de l'époque où l'inconscience antipatriotique du rimeur, s'exerçant sur la grande figure de la bonne Lorraine, aiguisait des pointes que la maladresse de ses efforts ne parvenait pas à affiner.*

Une constatation plus précise vient s'ajouter à celle qui précède pour mieux établir l'acte de naissance de Rouen ridicule. *Floquet, en son* Histoire du Privilège de Saint-

Romain, *tome II, pp. 300, etc., raconte que la vétusté des gargouilles portées aux processions des Rogations et de l'Ascension par les confréries de Notre-Dame et de Saint-Romain, était telle qu'on dut, en 1752, renoncer à les promener lors de la première de ces cérémonies, mais qu'elles figurèrent dans la seconde. Or, nous lisons dans une des remarques qui accompagnent notre texte : « L'année que cette « pièce a été faite, on fit aux Rogations une gargouille « nouvelle pour remplacer la vieille qui étoit vermoulue; « elle a la figure d'un crocodile à queue retournée et avec « des aisles. » Que ce soit dans l'une ou l'autre de ces fêtes, après lesquelles le Chapitre supprima une exhibition peu édifiante, que l'animal légendaire ait été montré à la curiosité bruyante de la populace rouennaise, il demeure certain que ce monstre, dont la fabrication coïnciderait avec la composition du dizain qui lui est consacré peu de semaines vraisemblablement avant l'achèvement du poème, offre la ressemblance la plus frappante avec celui dont la confection se révèle dans les pièces justificatives des comptes de la confrérie de Notre-Dame (Arch. de la Seine-Inf., G. 3561), qui relatent les paiements faits le 24 mai 1753, à Jacques Tonnerre, de 30 livres pour avoir fourni une gargouille en osier, et le 4 juillet suivant de 60 à Castel, pour avoir donné la forme du dragon à une carcasse d'osier et y avoir adapté les yeux en fer blanc.*

La date de 1752 serait donc acceptable, si un autre renseignement fourni par les mêmes annotations ne semblait

contredire cette donnée si plausible. Vingt ans auparavant, la fontaine de la Grosse-Horloge était érigée par l'architecte De France, à qui la reconnaissance municipale avait, le 31 juillet 1723, concédé une prise d'eau pour sa maison de la rue des Faulx, et notre poète la signale comme une « nouveauté » qui attire la foule empressée d'admirer moins les statues mythologiques que les dorures dont le monument est décoré. Peut-on admettre que, terminé en 1732, le poème se soit, comme par alluvion, accru postérieurement et notamment en 1752 d'un ou plusieurs nouveaux dizains relatifs à la gargouille et à d'autres sujets secondaires d'abord négligés, quoique la forme n'en soit pas assez soignée pour donner une apparence vraisemblable à ce travail de Pénélope qui aurait ainsi occupé et préoccupé l'auteur pendant une grande partie de son existence ? Entre les deux dates, laquelle accepter, laquelle rejeter ? L'incertitude s'impose, et le problème, presque insoluble, que l'éditeur devait se poser l'autorise à adresser au lecteur la prière désespérée, poétiquement formulée par un illustre enfant du pays où l'on a autant de peine à dire oui qu'à dire non :

Décide si tu peux et choïsis si tu l'oses.

Et maintenant « suivez la foule », comme disent les baladins, sectateurs longtemps avant nos peintres modernes de l'école du plein air, qui paradent près la porte Saint-Eloi, tandis qu'autour des groupes réunis à leur appel circulent les filous, dont la main s'égare dans les poches des badauds

ébahis. Plus tard et plus loin, nous entrerons à la Comédie, où nous trouverons facilement à nous caser, bien qu'on y joue le Cid ; *en attendant, fuyons les cris et l'encombrement qui annoncent les abords de la Romaine ; réglons notre montre sur le cadran du Gros-Horloge, auquel le jaune éclatant de ses ors attire une comparaison fâcheuse avec une omelette ; traversons sur la place du Parvis-de-Notre-Dame le cimetière des Servantes des chanoines, victimes posthumes d'un quiproquo latin qui, au siècle précédent, aurait pu tenter la verve pédante de Trissotin, mais dont l'impudente inconvenance aurait effrayé sa prudence justement alarmée, et, sans nous arrêter à Saint-Maclou, dont le clocher, ébranlé par des ouragans successifs, menaçait ruine, lorsqu'on s'est résigné à le démolir en 1736, gagnons l'Eau de Robec, contrefaçon normande des canaux vénitiens, dont les flots colorés par les teintureries qui bordent sa rive, offrent pourtant à la ligne et à l'assiette du pêcheur la séteuille, poisson recherché des gourmets, dont notre génération, deshéritée d'un aussi savoureux régal, ne retrouve plus un seul descendant dans la rivière dépeuplée qui ne roule désormais que des épaves sans forme et sans nom.*

Continuant notre rapide exploration, nous verrons défiler devant nous tous les habitués du Palais, magistrats, avocats, procureurs, solliciteuses, et lorsque la fatigue de l'audience, l'éloquence criarde du barreau, la chaleur qui vicie l'atmosphère des salles où trône Thémis, nous contraindront à quitter son temple auguste pour les lieux

moins solennels où nos poumons respireront plus librement, nous irons par le pont de bateaux au faubourg Saint-Sever parcourir le mail et le cours envahis par la poussière et voués à la solitude : coïncidence étrange, la belle promenade qui longe la rive gauche de la Seine n'est pas plus fréquentée aujourd'hui qu'il y a cent cinquante ans, alors qu'autrefois, comme de nos jours, la Bourse reste en possession de la faveur publique, malgré l'impuissance de son maigre ombrage à protéger les flâneurs, et en dépit de la fatigue occasionnée par la marche prolongée sur un sol pavé pour remédier aux inconvénients du climat pluvieux, qui vaut à la capitale normande le surnom rabelaisien digne de ne pas être oublié dans Rouen ridicule. *N'abandonnons point ce côté de la ville sans porter nos pas jusqu'au pont Mathilde devenu hors d'usage, ni sans entrer au petit château, ou château du pont, construit à sa tête, qui a reçu dans ses bâtiments délabrés la manufacture d'étoffes à fleurs brochées créée, en 1731, par le sieur Amaury, pour exploiter son importante invention. Regagnant la rive droite, nous assistons au départ du bateau de la Bouille, qui a fourni à Jobé le sujet d'une agréable comédie publiée par la Société des Bibliophiles normands ; à son tour celui d'Elbeuf se met en route, et la société mêlée qui grouille sur ces deux véhicules pourrait, sans honte réciproque, frayer familièrement avec les voyageurs, dont Gresset a peuplé le coche de Nevers à Nantes, qui, outre Ver-Vert,*

Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons;
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'étoit échoir en dignes compagnons!

Respectez, puisque vous désirez naviguer dans le port et ses environs, la défense de porter un fusil sur la rivière, que l'on ne devinerait pas avoir été édictée, à en juger par les nombreuses vues de la ville où la fantaisie plus pittoresque que rigoureusement exacte de l'artiste a placé un chasseur tirant sur un gibier aquatique : sans nous soucier du qu'en dira-t-on, cédons aux sollicitations indiscrètes des bateliers, dont la flottille s'amarre au quai de la Romaine,

J'en voulois un, en voilà trente,

et embarquons-nous, pour voguer vers les îles verdoyantes qui parsèment la Seine de leurs bosquets ombreux, sur une de ces gondoles septentrionales garnies à l'arrière d'une chambre qui défend leurs passagers de la vue des curieux et de l'intempérie des saisons. Ces maisons flottantes ont bien la réputation suspecte de favoriser les rendez-vous et les entreprises de la galanterie; mais pour le bourgeois rangé, elles mettent en communication les deux rives du fleuve, et facilitent, aux jours de fêtes, les excursions de la famille, méritant ainsi la réhabilitation partielle que leur accorderait de grand cœur notre époque qui a vu l'agonie de leur fonctionnement. Ces lourds esquifs, que leurs dimensions massives, gage de sécurité, rendaient impuissants à

soutenir, avec les minuscules pyroscaphes qui les ont expulsés, une lutte où la mouche triomphait sans peine du bœuf, avaient, dans les tièdes soirées d'été, bercé les rêves du jeune Corneille, et son cœur s'en souvenait alors qu'il les faisait remonter de Rouen à Paris, pour contribuer à la splendeur de la fête nautique imaginée par son **Menteur** :

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter :
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes au troisième ; au dernier des hautbois,
Qui tour à tour en l'air poussoient des harmonies
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange,
Je fis de ce bateau la salle du festin.

Pardonnez-moi, ami lecteur, une citation propre à vous aguerrir contre la pluie énervante des rimes médiocres dont bientôt vous subirez la rencontre ; l'agrément et l'intérêt des détails qu'on découvre sous cette enveloppe un peu rudimentaire vous réservent cependant quelques satisfactions : si vous éprouvez le désir de compléter, par d'autres tableaux, de nouveaux épisodes, des scènes plus développées,

un spectacle dont je n'ai pu que vous exposer le programme nécessairement écourté, faites donc confiance aux promesses qu'affiche notre annonce, comme tout à l'heure vous étiez crédule au boniment lancé par les farceurs que nous venons de laisser à la porte Saint-Eloi, tournez la page, ouvrez les yeux et, — pour emprunter leur langage, — vous allez voir.................... ce que vous allez voir.

J. F.

ROUEN RIDICULE

Invocation.

J'ay besoin de votre marotte
Muse, secondez mon projet,
Venez m'honorer d'un brevet
Au régiment de la Calotte. *a)*

Autrefois on vit saint Amand *b)*
Exposer aux yeux follement
De Rome tout le ridicule :

A Rouen j'en veux en ce jour,
Armez moy de votre férule
Que je la galvaude à mon tour. *c)*

*

Pour entreprise si hardie
Il me faudroit le tour bouffon
Aveo lequel ce gros bedon *d)*
Donnoit l'essor à son génie ;

Je conviendray de bonne foy
Qu'il réussiroit mieux que moy
A luy chiffonner la mittaine :

Je l'avoue en revanche aussy,
S'il ne faut que de la bedaine, *e)*
J'en ay du moins autant que luy.

REMARQUES

a) Comme l'opinion commune est que les poëtes sont fous, on conclud qu'ils sont du régiment de la Calotte.

b) Saint Amand a fait un petit poëme dans ce genre où il a tourné Rome en ridicule.

c) C'est un terme de bas Normand, qui se dit communément des gens que l'on veut malmener.

d) Saint Amand est de tous ceux qui ont escrit dans ce genre, celuy qui a le mieux réussy après Scarron, qui a fait la foire de Saint-Germain dans un burlesque plus original que Saint Amand, qui est pourtant beaucoup au-dessus de celuy de Petit, qui a escrit contre Paris dans le même goût, et de M. B..., qui a fait le *Madrid ridicule.*

e) Saint Amand estoit fort ventru, et l'auteur ne prétend entrer en lice avec luy que par cet endroit. C'est un terme qui n'est bon que dans le burlesque pour dire un homme tout rond.

Scituation de la ville.

Quel est le masson mal habile *a)*
Qui t'a dans la fange planté?
Comme l'asne l'a fagotté !
La plaisante espèce de ville !

Rouen, puisque je suis en train,
Je me retiens pour ton parain;
Car facilement je devine

Que ces rochers là que je voy
Sont des montagnes en gésine *b)*
Qui viennent d'accoucher de toy.

*

Je ris d'une plaisante idée
Qui m'est venue à son sujet :
Cela lui sied comme un bonnet
Qu'un enfant fait à sa poupée.

A voir ces grands monts escarpez,
Qui la serrent de trois côtez, *c)*
Servir de masque à la pauvrette,

On croiroit, et l'on croiroit vray,
Qu'elle joue à la climussette
Avec le Païs de Bray. *d*)

a) La ville de Rouen est scituée au bord de la rivière de Seyne, au pied de plusieurs costes qui l'environnent, hors le côté du midy d'où elle est vue en plein et il y fait fort salle.

b) Il semble qu'elle sorte de dessous touttes ces côtes dont elle est surmontée, surtout quand on la voit du midy.

c) L'est, le nord et l'ouest.

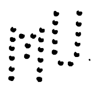
d) Le païs de Bray est l'une des quatre contrées qui composent le diocèse de Rouen entre le païs de Caux et le Vexin normand, le Vexin françois et le diocèse d'Amiens. Elle est composée de plusieurs villes et est traversée par la rivière d'Epte qui y prend son origine.

On dit jouer à cligne mussette; mais les enfants, qui jouent ordinairement à ce jeu, prononcent climussette.

Dessein.

Muse, faisons partout la ronde,
Voyons tout et n'espargnons rien!
Honneur pourtant aux gens de bien,
Hors cela, drappons tout le monde!

Que tout ridicule en ce jour
Sente l'acide tour à tour
Du trait picquant de la satyre,



Puisque tu m'as mis à la main,
Au lieu d'une sçavante lyre,
Un aigre cornet à boucquin. *a)*

a) Les satires sont représentez avee un cornet à boucquin qui est le symbole de la satyre, parce qu'il en sort un son aigre.

Le Cours.

Commençons par la promenade;
Entrons au Cours... Quoi! c'est là luy? *a)*
Je me sens d'humeur aujourd'huy
De lui donner la sérénade.

Ah! sortons, je baille d'ennuy;
Le beau plaisir de voir icy
Des chiens faisant fuir une rosse! *b)*

Dis moy, Cours de si grand renom,
Ne voit-on chez toy de carosse
Que le jour de l'Ascension? *c)*

a) Le cours est la principale promenade publique qu'il y ait à Rouen.

b) On y voit rarement du monde les jours ouvrables, hors quelques galopins ou petites gens.

c) Le jour de l'Ascension, tout le monde va au Cours pour y voir assembler tous les carrosses de la ville! là, telle s'y fait tirer par ses chevaux dans un carosse qui ne sort de la remise que ce jour-là.

Les Fossés du Cours.

Juste ciel, quelles pourritures! *a)*
Quelle odeur sort de ces fossez!
Je suis englouty par le nez;
Que de pierres et que d'ordures!

Foin! j'en ay jusques aux jarrets;
Ventre! si j'y reviens jamais,
On ne m'y reverra qu'en bottes;

Je n'en sais ma foy pas le fin :
En voyant chez toy tant de crottes,
Je t'ay pris pour un grand chemin. *b)*

a) Quand les marées sont retirées et que le soleil a donné sur le fossé qui règne le long du Cours, du côté du midy, et qui le sépare d'avec une grande prairie qu'il borde, il s'en exhalle une odeur qui n'est pas agréable.

b) Le Cours n'a ny portes ny barrières, et comme les pluyes sont très fréquentes à Rouen, pour peu qu'il en tombe, les charettes qui viennent d'Oissel et des environs le rendent très sale.

Le Petit Château.

**Mais en poursuivant notre route,
Donnons quelque coup de pinceau
A ce squelette de château
Qui s'éboule dessous sa voûte.** *a)*

Que fait-il au milieu de l'eau? *b)*
**A-t-il quelque dessein nouveau?
Ne veut-il point armer en guerre** *c)*

**Ou voudroit-il, partant d'icy,
Aller relever sa misère
Dans les mines du Potosy?** *d)*

*

**Vieux Château de billevesée,
Château de boue et de crachat,
A qui des prisonniers d'Etat
La sûreté fut confiée,** *e)*

**Que ceux qu'on enfermoit chez vous
Estoient ou bien sots, ou bien fous,
Pour tant respecter vos çlostures!**

Pour moy, si j'eusse été dedans,
En pissant contre ses mazures,
J'eusse sappé ses fondements.

a) Il est très délabré et tombe de tous les côtez en ruines.

b) Il est scitué sur une petite isle et est environné d'eau presque en tout temps.

c) Le costé de cette isle sur laquelle est assis ce château, ressemble assez à une proüe de vaisseau, à la regarder de dessus le port.

d) Une des mines du Pérou.

e) Autrefois, ce château étoit destiné à recevoir des prisonniers d'Etat ; il est à présumer qu'il n'estoit pas si délabré; à présent, il sert à une manufacture nouvellement établie.

L'entrée du Petit Château.

Employons nôtre après dinée;
Entrons, examinons bien tout
De l'un jusques à l'autre bout.
Juste ciel ! j'ay l'âme glacée.

Quoy donc, pour en voir les dedans,
Il faut sur ces ais chancelants..... *a)*
Il n'est, ma foy, pas temps de rire;

Sous moy tout tremble, je frémis...
De grâce, un moment..... je veux dire
En tout cas mon *De profondis*.

a) L'entrée de ce château étoit par un pont de pierre qui y communicquoit du quay, mais depuis qu'il a esté rompu par les glaces, on y entre par le fauxbourg Saint-Sever, sur deux ponts qui ne sont garnis que de quelques planches pouries et mal liées ensemble, et les plus hardis ne le passent point sans précaution.

Le Pont de Batteaux.

Château branlant, pont invalide,
Pont étayé de vieux bateaux,
Pont de pièces et de morceaux, *a)*
Pont propre à causer homicide, *b)*

Pont délabré, pont vermoulu,
Vous seriez mieux entretenu,
Si, pour gagner l'autre rivage,

Parmy ceux qui passent sur vous
On levoit un droit de péage
Sur les putains et sur les fous. *c)*

Je frisonne lorsque je pense
Combien pour vous il faut de soins;
Je tremble en nombrant vos besoins :
La dépense en doit être immense. *d)*

On dit pourtant qu'un seul mouton *e)*
Vous entretient de sa toison :
Je ne pèse point la diphtongue,

Mais si tous ces propos sont vrais,
Il faut que la laine en soit longue,
Ou qu'on la tonde de bien près. *f)*

a) Cette pièce a esté faite avant qu'on l'eût réparé, comme on a fait depuis peu.

b) Parce que, quand les eaux sont basses, les deux extrémitez sont si difficiles à descendre par leur roideur, qu'un homme qui n'y fairoit pas attention pouroit tomber, et les chevaux même s'y tiennent avec peine.

c) Les dimanches et les festes il y passe un prodigieux nombre de personnes de toutes espèces qui sortent de la ville pour s'aller promener, les dehors n'estant passables que de ce côté, pour jouïr des plaisirs de la campagne.

d) Il y a des gens gagez pour faire la garde sur ce pont, crainte qu'il ne lui arrive quelque catastrophe, surtout dans les grandes marées, les débordements d'eaux, et en hiver dans les dégels.

e) L'auteur prend le mouton qui sert d'armes à la Ville pour les Messieurs de Ville qui veillent à l'entretien de ce pont.

f) Les frais pour l'entretien du pont de bateaux sont si grands qu'on en construiroit un de pierre pour ce qu'il en a coûté depuis un temps.

L'Isle.

Bordons la pointe de cette isle,
Car je prétends visiter tout.
Qu'a-t-on mis là planté debout?
Sans le voir n'entrons pas en ville.

Mais c'est une croix que cela! *a)*
Qui, diable, l'a fait mettre là,
D'un Huguenot c'est la retraitte: *b)*

Le fils de Dieu crucifié
Avec la boëte à Perrette *c)*
S'est-il donc réconcilié?

*

Il arrivera, je l'espère,
Que cette maison, quelque jour,
Pourra bien aller faire un tour
Sans navire vers l'Angleterre. *d)*

Si jamais dans ce beau manoir
Je loge, je prétends avoir
Un sauf conduit contre les glaces *e)*

Et dans les débordements d'eàux,
Je veux qu'il ait des calebasses,
Ou qu'on l'attache à des poteaux. *f)*

a) Il y a, au bout du petit jardin qui forme la pointe de cette isle, une croix qu'on y a fait planter je ne sçay à quel usage.

b) C'est à présent un huguenot à qui appartient la maison qui est sur ce bout d'isle, il a fait ce qu'il a pu pour faire oter cette croix sans y pouvoir réussir.

c) Sobriquet ordinaire d'un homme de la Religion, de qui on dit qu'il est de la boëte à Perrette.

d) L'eau va dans les temps de grosse eau jusques dans cette maison, ou du moins n'en va pas loing.

e) Lorsque la rivière prend, c'est ordinairement ce bras d'eau qui commence, parce qu'il est le plus estroit.

f) Il y a, au bout de cette isle, plusieurs potteaux qui servent à assurer, pendant les glaces, les batteaux du port qu'on y attache avec de gros càbles.

Les Pluyes.

Zeste... que je suis malhabile!
Où me suis-je fouré, grands Dieux!
J'ay de la crotte jusqu'aux yeux.
Comme il pleut! ô ciel, quelle ville!

C'est un pot de chambre, dit-on; a)
Un pot de chambre, pourquoy non?
La pluye y tombe en abondance :

Je le crois vraisemblablement;
Mais si c'est celuy de la France,
Elle pisse donc bien souvent.

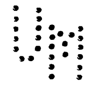
a) Il semble qu'il pleuve plus à Rouen qu'en aucun lieu de la France, ce qui le rend très sale et donne occasion au proverbe que Rouen est le pot de chambre de la Normandie, et la Normandie celuy de la France.

La place de la Bourse.

Prenons par icy notre course;
Dites moy, Muse, où sommes-nous?
Je vois, je vois... arrestons-nous...
Sans doute qu'icy c'est la Bourse. *a)*

Peste! sur ces bancs que de culs!
Que de vieux pères aux écus!
Voyons ce grivois en besongne, *b)*

Qui, la main dessus le roignon,
Comme un pou dessus une rogne,
Se carre, guay comme un pinçon.



*

La belle phisionomie! c)
Qu'il est guay, qu'il est gros et gras!
Messieurs, ne vous y fiez pas;
Gardez vous en bien, je vous prie;

En vain faisant le Patelin,
De ses tours de maître Gonin
Il endort celuy qui l'écoute,

Ce drôle là qui fait le vain,
Pour faire demain banqueroute
Prend de l'argent à toute main.

a) La Bourse est un lieu sur le port garny de bancs, destiné pour la promenade des marchands qui y viennent traiter de leurs affaires à l'heure de midy, où ils s'assemblent tous; c'est sur cette place où se font la pluspart des négociations.

b) L'auteur veut parler icy d'un marchand dans la banqueroute duquel il s'est trouvé.

c) C'est le portrait de celuy dont il essuya la banqueroute.

La Promenade de la Bourse.

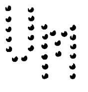
Doucement, je vois compagnie;
Hâtons-le pas, lorgnette en main;
Pendant que je me sens en train,
Je veux lorgner la plus jolie.

Mais non, je ne me soutiens plus.....
Je suis las, j'ai les pieds perclus.....
Bonsoir et bonne nuit, mes dames : *a*)

Quel goust bizarre et dépravé!
Icy les hommes et les femmes
Se promennent sur le pavé. *b*)

a) L'après midy, dans les beaux jours, le beau monde du quartier vient s'y promener, et ce lieu passe pour une des promenades de la ville.

b) C'est une chose assez rare qu'on recherche pour la promenade un lieu pavé, c'est cependant la promenade la plus fréquentée et la plus communément suivie.



Les Arbres de la Bourse.

Qu'avec juste raison j'enrage
De voir ces arbres ainsy nuds!
Etoit ce ornements superflus
Que ces branches et ce feuillage? *a)*

Mais à quoy bon s'étonner?
Il est aisé de deviner
Qu'on a pris ce soin ridicule

Pour sentir avec plus d'effet
Les chaleurs de la canicule
Dont l'ombrage garantissoit. *b)*

a-b) Il y avoit, le long de la promenade de la Bourse, une rangée d'arbres touffus qui fournissoient un assez bel ombrage, mais un beau matin, on les fit couper à la hauteur d'environ vingt pieds, en sorte qu'à présent, on a touttes les peines du monde, malgré lés poussières nouvelles, d'y trouver de l'ombre quand il fait du soleil.

Les Embarras de la Romaine.

Quels embarras, quelle cohue!
Quel bruit, quels cris, quels mouvements!
Quelle foule de garnements *a)*
Qui vont et viennent dans la rue!

Mais pourquoi fouille-t-on icy?
De ces bélistres que voicy *b)*
Quel doit être le ministère?

Je suis fou : ne voit-on pas bien
Qu'ils sont assemblez là pour faire
Beaucoup plus de mal que de bien?

a) Les brouettiers et les chartiers qui vont et viennent pour faire entrer et sortir leurs marchandises après qu'elles ont été visitées.
b) Les gardes des portes de la Romaine.

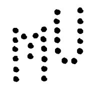
Le Poids de la Romaine.

Chaqu'un s'occupe à sa manière;
Celuy cy, détestant ce lieu, a)
Jure passablement en Dieu
Parce qu'il ne sçauroit pis faire.

Celuy là, sur son cùl assis,
Pèze au trébuchet ses louis
Qu'à l'instant il renferme;

On voit enfin, pour ouy, pour non,
Pezer tout au poids de la ferme
Et rien au poids de la raison.

a) On ne sçauroit entrer à la Romaîne qu'on n'y entende un bruit confus de différentes voix et surtout des brouëtiers qui se répandent, les uns contre les autres, en imprécations où les paroles scandaleuses ne sont pas épargnées.



Les Dépôts de la Romaine.

Ne fermez pas, que je regarde!
Que de caisses, que de ballots,
Que de choses dans ces Dépôts a)
Qu'on commet au soin de ce garde!

Ces marchandises que je vois
Mises entre quatre paroys
Courent un risque épouventable;

On les voit aisément entrer
Dans cet endroit, mais c'est le diable
Quand on veut les en retirer. b)

a) Lieu destiné pour mettre les marchandises sur lesquelles il se trouve quelque difficulté et surtout celles que l'on veut passer en fraude, ou celles dans lesquelles il s'est trouvé de la contrebande.

b) Ce n'est pas une petite affaire d'avoir une main-levée d'une marchandise saisie.

Les Baladins.

Où s'en va cette populace
En foule, à pas précipité?
Le feu prend-il à la cité?
Que de gens là bas sur la place! *a)*

Mais que vois-je? c'est Tabarin,
Qui, sous le masque d'Arlequin,
Tend au gousset quelqu'anicroche.

Là tel semble, attentif à luy,
Mettre la main dedans sa poche
Qui la met dans celle d'autruy. *b)*

*

Que fait-on là sur ce théâtre?
Pourquoy ce couteau dans la main? *c)*
Approchons; mais quel cri soudain!
N'est-ce point quelque chien qu'on châtre?

Justement; je l'ay deviné :
Il semble jurer en damné
Contre la main qui le mutile.

Si l'on en ordonnoit autant
Sur tous les cocus de la ville,
Tel qui rit ne riroit pas tant.

a) Quand il vient à Rouen quelque opérateur, il élève ordinairement son théâtre au bout du quay, du côté de la porte Saint-Eloy; c'est là que toutte la populace leur voit débiter touttes leurs fadaises.

b) Dans ces sortes d'assemblées, il s'y trouve toujours quelque filou qui songe moins aux lazzys d'Arlequin qu'à faire passer quelque meuble de la poche d'autruy dans la sienne.

c) Ordinairement, ces gens là ont coutume de faire des opérations douloureuses devant le peuple, comme de couper des chairs vives, de s'échauder quelques parties du corps pour faire valoir la bonté de leurs remèdes, et le plus souvent prennent un chien pour leur servir de sujet dans les opérations où il faut qu'il y ait solution de continuité.

La Monnoye.

Déridons-nous un peu la face;
Hôtel de jubilation,
Où l'on foule l'or à foison,
A vous seul je veux faire grâce.

Je veux passer des jours entiers
A vous voir, pezants balanciers;
Dans mon cœur vous portez la joye,

Ah! dis-je à chacun de vos coups,
Combien de gens battent monnoye a)
Et qui n'en font pas tant que vous.

a) On dit proverbialement d'un homme qui resve à des expédiens pour avoir de l'argent, qu'il bat monnoye.

La Fontaine de la Place aux Veaux.

Approchons la Pucelle Jeanne : a)
Quel asne l'a juché si haut
Seroit-ce là son échafaut,
Ou nous fait-on un coq à l'asne?

Le plaisant trosne où la voilà!
Pourquoy l'a-t-on fait mettre là? b)
Sans doute on avoit la berlue.

L'auroit-on mise par hazard
Pour éterniser la bévue
Que l'on a faite à son égard.

*

Pouas... j'étouffe de fumée; c)
Il pût en diable le rousey;
Passons ailleurs; ... mais quel soucy,
Muse, prend votre âme alarmée ?

Je le vois bien, en vôtre cœur
Un souvenir porte l'horreur
Que cette image vous rappelle. d)

Remettez-vous, Muse, passons;
On n'y brusle plus de pucelle,
On n'y brusle que des cochons.

*

Admirez la belle attitude;
Le beau trosne qu'on luy fournit!
Ventre! le benest qui l'y mit
Fit la sottise avec étude.

Que c'est un spectacle bien doux
De voir couler ces eaux dessous! e)
Morbleu, cela blesse ma vue;

Comme on a placé ces carreaux!
On diroit que, d'horreur émue,
Elle pisse sous ses drapeaux.

Je me trompe ; ce n'est point elle
Droite sur pieds..... c'est Charles sept ;
Je le connois à son toupet ;
Où donc est allé la Pucelle ?

Elle étoit en toute saison
Aux pieds du Roy, faisant l'oison ;
Enfin elle a changé de place :

Lasse d'attendre qu'à vingt ans
Une pucelle la remplace,
Elle a cherché la clef des champs.

a) L'auteur entend parler de Jeanne d'Arc, qui sauva la France sous Charles VII, qui étoit assiégé à Orléans par les Anglois.

b) On l'avoit fait mettre sur la fontaine de la place aux Veaux ; elle y étoit représentée à genoux devant Charles VII, qui, à ce que des croniques prétendent, y est encore debout, sans pourtant de loing qu'on puisse juger de ce que la figure représente.

c) On fait souvent dans cette place du feu avec de la paille pour bruler des cochons, c'est ce qui cause souvent une assez mauvaise odeur.

d) Le suplice de Jeanne d'Arc, pucelle d'Orléans, qui fut brulée sur cette place par les Anglois, qui se saisirent d'elle devant Compiègne qu'ils assiégeoient. C'est sur cette place que tous les chaircuitiers des environs du quartier viennent tuer leurs cochons et en font bruler les soyes.

e) Les trois tuyaux qui forment la fontaine de la place aux Veaux sont placés directement sous les pieds de la statue de Charles VII, devant qui estoit à genoux la Pucelle d'Orléans ; l'eau tombe par ces tuyaux perpendiculairement dans le bassin qui la reçoit.

f) On ne sçauroit distinguer ce que c'est que la figure qui est debout entre les trois pilliers qui sont dessus cette fontaine et on se porteroit volontiers à croire que ce seroit celle de la Pucelle ; cependant ç'est, disent quelques-uns, celle de Charles VII. La statue de la Pucelle a esté aparament abatue par les mauvais temps.

Le Vieux Marché.

Vous aurez aussy sur l'empeigne,
Porte guignon de vieux marché;
Quand je devrois être haché,
Si vous faut-il un coup de peigne.

Le privilège seroit beau,
Si l'on accordoit au boureau
Droit d'aubeine sur votre place. *a)*

Et qu'il pût vendre, à son profit,
Les bras et les jambes qu'il casse,
Aux goutteux qui gardent le lit.

Là l'on a vu des parricides,
Des incestueux, des voleurs,
Des sorciers, des empoisonneurs,
Des faux témoins, des fratricides; *b)*

Chacun, en terminant son sort,
Y souffrit son genre de mort
Avec une extrême constance,

Comme sy, de ce lieu jaloux,
Tous les criminels de la France
S'y fussent donné rendez-vous.

a) C'est une place publique où se font la pluspart de touttes les exécutions pour crimes. Il s'y tient un grand marché de volailles et de poisson et de tout ce qui est nécessaire à la vie.

b) Pendant le cours de trois ans que l'auteur de cette pièce a résidé dans cette ville, il a vû expier dans les suplices, sur cette place touttes sortes de genres de crimes.

La Rue Massacre.

Je ressens une soif extrême :
Eh! bonjour nôtre amy Martin;
Pour payer bouteille de vin,
Tu viens comme mars en caresme,

Courons ; mais que vois-je?... du sang! a)
J'en sens des battements au flanc
Et ma frayeur passe les bornes ;

Pauvre couillaut, prend garde à toy, b)
On tue icy tout portant cornes
Et tu n'en manques pas, je croy.

a) Il y a une des plus belles boucheries de Rouen, et toutte la rue d'un et d'autre côté est habitée par des bouchers qui, par la grande quantité de bestiaux qu'ils tuent pendant la journée, font un ruisseau continuel de sang.

b) Terme favory de Rabelais.

Le Gros Horloge.

Salut à vous, le gros horloge. a)
Je veux aussy vous chatouiller ;
Car enfin comment oublier
Que des gros vous êtes le doge.

Dans votre riche et beau quartier
Vous me verriez tout le premier
Chercher à fixer ma demeure,

Si votre timbre si parfait
Me pouvoit avertir de l'heure
Des banqueroutes qu'on y fait. b)

*

Que j'aurois l'âme satisfaite
De porter chaque instant les yeux
Sur ce cadran mistérieux
Fait en figure d'aumelette; c)

De votre charmant carillon
J'entendrois l'agréable son...
Morbleu, les gentilles sonnettes!

Et mon nez, quand on le voudroit,
N'auroit pas besoin de lunettes
Pour sçavoir l'heure qu'il seroit.

*

Qu'il avoit la tête mal saine,
Qu'il avoit le cerveau bouché,
Celuy qui dans ce lieu caché
A fait placer cette fontaine! d)

Mais bon! on l'a mise en ce coin,
De crainte qu'on ne vit de loin
Le défaut de cette figure

Et le mal adroit qui la fit
A voulu dans cette posture
L'accréditer par son habit. e)

Que de sots pour voir rien qui vaille ! f)
Morbleu, j'ai peine à me tenir ;
Faut-il voir aller et venir
Encor longtemps cette canaille ?

Ventre, j'enrage dans ma peau
Qu'on n'a pas mis cet escriteau
Sous cette figure étendue ; g)

Passez, nigauds, c'est temps perdu
De tant parcourir de la vue
Cet ouvrage mal entendu.

a) Quoy qu'horloge soit un substantif féminin, le peuple l'appelle le gros horloge, qui est au milieu de la rue appelée la grande rue ou rue du gros horloge ; elle est d'une énorme grandeur. Cette rue est une des plus riches de Rouen, et où il se fait plus de commerce.

b) De tems en tems on y entend parler de quelqu'un qui a fait banqueroute.

c) Le cadran de cette horloge est placé au bas de la tour de beffroy sur une arcade qui traverse la rue ; elle est entourée des douze signes du Zodiaque. Comme elle est peinte de plusieurs couleurs, et entr'autres de jaune qui y domine, elle ne représente pas mal la figure d'une aumelette. Le cadran est double, l'un du côté du bas de la rue et l'autre du côté de Notre-Dame.

d) La fontaine de la grosse horloge est scituée dans un coin à coté de la grosse horloge même.

e) Les figures qui sont placées au-dessus, au dire des connoisseurs

délicats, sont d'assez mauvais goust; touttes les figures qui y sont représentées, tant grandes que petites, sont dorées.

f) Comme cette fontaine est justement placée dans un des coins du carrefour, il arrive que les allants et venants s'assemblent en nombre pour regarder cette nouveauté, et surtout la canaille, qui prend plus de goust à en admirer les dorures que les figures dont cette fontaine est ornée.

g) Il y a une des figures qui tend les bras d'assez mauvaise grâce, et il semble qu'elle voudroit faire signe du bras de passer.

Les Armes de la Ville.

Honneur aux armes de la ville! *a*)
Qui le croiroit que ce mouton
Fourniroit en toute saison
De laine, tant il est docile?

A votre fertile toison,
Pauvre petit Robin mignon,
Je ne puis penser qu'avec peine;

Car je vois bien à votre dos
Que lorsque l'on tond votre laine, *b*)
Il en reste bien aux cizeaux.

a) La ville de Rouen porte pour armes un mouton; il passe en plaisanterie de dire que les eschevins tondent le mouton, faisant allusion à l'argent que fournit la ville pour les dépenses.

b) **Quand les eschevins s'assemblent pour manger à l'Hotel de Ville on dit qu'ils vont manger le petit mouton.**

L'Hôtel-de-Ville.

Mais quelle bizarre structure!
Quel est le burlesque cerveau
Qui, sur ce plan lourdement beau *a)*
A conduit cette architecture?

Je ne sçaurois voir cet amas
De crocs, de poutres, de platras, *b)*
Sans sentir émouvoir ma bile!

Nos pères sans doute estoient fous
Qui, pour faire un hôtel de ville,
Ont travaillé pour des hibous. *c)*

*

Vous en aurez, maison de balle,
Et dessus le ventre, et partout,
Vous n'êtes pas encore au bout,
Puisqu'en main j'ay si bien la balle.

Parbleu, j'en auray le cœur net,
Maison digne de camouflet,
Dussei-je en avoir l'étrivière;

Quoy ! vous voulez plaire au passant?
Cachez donc mieux votre derrière *d)*
Et reformez vôtre devant.

a) L'architecture de la façade de l'Hôtel de Ville est très lourde et sans graces.

b) On voit, dans la cour de l'Hôtel de Ville, quantité de crocs qui servent à démolir les maisons embrasées ; il y a souvent bien des platras qui ne donnent pas d'ornement à la cour, qui d'ailleurs est très laide.

c) Cela a son sens allusif.

d) Il faudroit refondre toutte la maison de ville pour faire quelque chose de passable, car le devant est trop grossier et le derrière n'est que de vieilles maisons sans graces et bien moins que passables.

Le Palais.

Pourquoy tant faire le superbe,
Suranné palais de Thémis,
Où les plaideurs, de sens rassis,
Viennent manger leurs bleds en herbe?

Qui ne croiroit que son secours
Devroit être un obstacle au cours
Des plus légères injustices?

On luy met la balance aux mains, *a)*
Mais c'est pour pezer les épices
Qu'elle vend bien cher aux humains.

a) La Justice est représentée le bandeau sur les yeux avec une balance d'une main et une épée de l'autre, touttes figures simboliques qui conviennent à la Justice.

La Grande Salle.

Palais de figures gothiques,
Quand j'ay parcouru vos pourpris, *a)*
Je m'attendois, comme à Paris,
A voir quantité de boutiques. *b)*

Mais qui ne s'étonneroit pas
De voir tant de fous à grands pas
Arpenter cette vaste salle?

Themis ne l'entend pas sy mal,
Elle veut mener par la halle *c)*
Tous les plaideurs à l'hôpital.

a) Les pourpris du palais sont tous gothiques et très anciens.

b) Il n'y a que quelques boutiques de libraires; encore sont-elles très petittes et dans la cour, il n'y a aucuns marchands dans la grande salle qui est assez laide, mais pourtant très vaste.

c) Comme cette salle est nue, elle a véritablement l'air d'une halle.

Procureurs.

Quelle dangereuse cohorte!
Qu'ils sont affamez tous ces loups!
Pourquoy se tenir icy tous? *a)*
Est-ce pour se prester mainforte?

Ne sçauroit-on, dans cet endroit,
Deffendre soy-même son droit
Sans s'exposer à leur rapine?

Quand je les vois aux tribunaux,
Je me peins dans une cuisine,
Plusieurs chiens convoitant un os.

*

Du plaideur ils sucent la moëlle;
En vain un homme qui va droit
Veut faire valoir son bon droit,
Avec eux il fond à la poesle.

Je tremble en voyant tous ces loups
Icy venir en rendez-vous
Pour mettre un client à la presse.

Dieu nous garde de ces méchants;
Ils vont tous les jours à la messe *b)*
Sans être plus honestes gens.

*

Pourquoi cette liste inutile
De noms que le Diable forma?
A quoi bon les avoir mis là?
Bons Dieux, en voilà plus de mille! c)

Au lieu de ces noms biscornus,
Jusqu'à la voûte suspendus,
Que ne mettoit-on ces paroles :

Plaideurs, c'est dans cet attelier
Que l'on vient trocquer des pistoles
Pour de l'encre et du papier.

*

Icy toute âme est mercenaire;
Faites pleuvoir l'or à foison,
Il parle mieux que Cicéron;
Le bon droit se vend à l'enchère.

Du plus désespéré procez
On vous assure le succez
Pour de l'argent, ou Dieu me damne,

Et je vois là-bas dans un coin
Écrit en lettres de chicane :
Icy se vend un faux témoin. d)

Bon, je plaide contre mon frère,
Dit quelqu'un, depuis très longtemps;
Mes moyens sont insufisants,
Deux témoins feront mon affaire.

S'ils vous font faute, croyez-moy,
Despéchez vous, car, sur ma foy,
Il est temps, je vous le déclare;

Ce gibier, autrefois commun,
Commence à devenir bien rare;
Chaque semaine on en pend un. *e)*

a) Tous les bancs ont été mis dans cette salle pour la commodité du publiq ; il a été souvent délibéré si on les oteroit de là, mais, il a toujours été décidé que pour un qui auroit des pratiques chez luy dix en manqueroient dans ce cas.

b) On dit tous les jours la messe dans la grande salle du Palais, dans une chapelle qu'on a pratiquée au bout du costé de l'entrée.

c) Il y a un grand nombre de bancs de procureurs autour de cette salle, dont les noms, le plus souvent rares et singuliers, sont écrits tout le long des murailles; il y en a jusqu'à la voutte. Il y a plusieurs de ces noms qui sont écrits en lettres gothiques.

d) La Normandie, suivant la chronique scandaleuse, fournit à elle seule plus de faux témoins que toutte la France.

e) Il est bien vray que, suivant le proverbe commun, il vient bien des faux témoins de Normandie, mais aussy il n'y a point de parlement où on leur fasse moins de quartier qu'icy; on les pend dru comme mouches.

Le Parlement.

Quelle respectable assemblée!
Qu'ils sont graves ces magistrats
Et que c'est grand domage, hélas!
Qu'ils soient marchandise meslée.

Réveillez vous, beaux endormis! *a)*
Quoy! jusques sur les fleurs de lys
Vous ronflez avec indécence?

Venez vous, en dépit du bruit,
Vous reposer à l'audience
De vos fatigues de la nuit?

a) Le Parlement est remply de gens respectables en tous genres et quand on dit icy que quelques-uns dorment à l'audiance, l'on n'entend parler que des cas fortuits où un jeune magistrat qui aura passé la nuit dans le plaisir, faisant céder son devoir à son repos, se présentera à l'audiance, où par malheur le someil le surprendra pour un clin d'œil seullement.

Solliciteuses.

Où va cette belle en pantoufle,
A pas drus et precipitez,
Fontange en tête et mouche au nez?
La pauvre enfant, comme elle souffle!

Qui l'ameine avec tant d'ardeur?
Elle va chez son rapporteur a)
Qui veut prendre en main son affaire.

J'augure assez bien du succez;
Elle entre chez lui sans sa mère,
Elle gagnera son procedz.

*

Un factum est d'un grand mérite,
Quand il est suivy d'un présent
Et l'on refuse rarement
Jeune tendron qui sollicite.

Fille se prend à toute main;
Le présent va toujours son train;
Maintenant on n'a plus de honte.

L'argent surtout fait grand effet;
Là dessus on débite un conte,
Le voicy, j'auray bientôt fait.

*

Lucas avoit certain grabuge
Avec son voisin Colinet,
Qui d'un petit cochon de lait
Fût faire présent à son juge.

Par Lucas de l'autre côté
Jeune poulain fut présenté,
Ils eurent tous deux audience.

On peza gravement le fait
Et le poulain dans la balance
Emporta le cochon de lait.

*

Sortons vite de cette salle;
A voir il ne reste plus rien,
Allez vous... vous m'entendez bien,
A Dieu vous dis, palais de balle.

Une autrefois mon vert coquin
Lavera votre casaquin
Avec plus de cérémonie.

Allez au Diable, je suis las
D'être en mauvaise compagnie,
Partons, Muse, doublons le pas.

*

Ne faisons point icy la beste :
Juste ciel ! qui ne seroit las
De voir gueuler ces avocats, *b)*
Le fumet m'en monte à la tête.

Je me sens déjà posséder
D'un démon qui force à plaider;
Quittons ces lieux abominables,

Portons vite nos pas ailleurs,
Je m'imagine voir des diables
Sous des robes de procureurs.

a) Ordinairement on laisse aux jeunes dames le soin de solliciter les juges et souvent les affaires n'en vont que mieux et l'on a vu telle affaire remplie de bien des difficultés entre les mains d'un homme qui sollicite, qui se sont en peu de temps terminées, lorsque quelque jolie fille s'est donnée la peine d'en éclaircir le point. Voyez comme le beau sexe sçait résoudre les difficultez les plus épineuses.

b) Les avocats de la ville de Rouen, plus que dans aucune autre, sont accoutumés à se répandre en invectives au point que souvent l'avocat de l'adverse partie se ressent de l'aigreur de celuy qui plaide, en sorte que communément les causes entre eux deviennent personnelles.

Juges de l'Echiquier. *a)*

Laissons passer ce pédagogue,
Ce fantosme de magistrat;
Qu'il est bouffy sous son rabat!
Qu'il a l'air méprisant et rogue!

Il descend, dit-il, du premier
Qui fut du tems de l'Echiquier; b)
Mais que ce titre l'humilie!

Il est tout fier de sa maison,
Comme sy c'estoit la truye
Qui doit ennoblir le cochon.

*

Eh bien, qu'il en soit! que m'importe? c)
Que me fait à moy sa maison?
En aura-t-il plus de raison
Pour s'enorgueillir de la sorte?

Diroit-on pas qu'un échiquier d)
Seroit un cas bien singulier;
Certes la chose est remarquable!

Moy, qui vas mon petit chemin,
J'en ay fait mettre un sur ma table;
Je n'en suis pourtant pas plus vain.

*

Je ne vois rien qui ne me blesse;
Que le monde a d'étranges gens!
Qu'on le voit vuide de bon sens!
Qu'il est bossu quand il se baisse! e)

Quand je vous entends récrier
Sur ces juges de l'Echiquier,
On me fait valoir des sottises :

Ces juges dont on fait régal,
N'estoient que des teneurs d'assizes (f)
Comme seroit mon sénéchal.

a) La juridiction de l'Echiquier a commencé sous Raoul, premier duc de Normandie, qui rendoit luy même la justice, d'oû est venu le mot *haro*, parce que dans ces tems là, lorsqu'on citoit quelqu'un en justice, il suffisoit de s'écrier devant sa partie à Raoul, de-là par corruption est venu *haro*.

b) Elle commença dans le IXe siècle; ils furent établis comme un Parlement ambulatoire composé des plus nottables de la Province, il se tenoit deux fois l'an, au commencement du printemps et à l'entrée de l'automne; les tenues étoient de trois mois chacune; ils décidoient des grandes causes et faisoient droit sur les appellations des vicomtes et baillifs. L'Échiquier s'est tenu à Rouen, ensuite à Caen et à Falaise.

c) Comme l'Echiquier est très ancien, ce n'est pas un titre médiocre que de descendre de ces juges.

d) On ne sçait pas trop d'où est venu le mot d'Echiquier; les uns en tirent l'étymologie des diverses parures que portoient les magistrats qui le composoient et leur donnoient quelque raport avec un échiquier, cela me paroist bien tiré aux cheveux.

e) Proverbe commun et populaire que le monde est bossu quand il se baisse.

f) Par ce qu'ils se transportoient sur les lieux comme font les juges subalternes quand ils vont tenir des assises.

Buvette.

Que j'ay l'âme mal satisfaite!
Pour dissiper mon noir chagrin
Allons boire deux coups de vin :
Cet endroit meine à la buvette. *a)*

Suivons ce jeune magistrat; *b)*
Je luy crois le goust délicat
Plus pour le pot que pour la plume.

Je parie un doigt de ma main
Qu'il connoit bien moins la Coutume
Que les bons crûs d'où vient le vin.

*

Que ces gros vins ont de déboire! *c)*
O ciel, je suis empoisonné!
Quelle boisson m'a-t-on donné?
Pour un mois j'en auray la foire.

S'il est mauvais, il n'est pas cher,
Me dit-on..... de par Lucifer
Si tu ne songes qu'au salaire,

Mets donc écrit qu'en ce logis,
Tant en vin qu'en mauvaise chêre
On empoisonne à juste prix.

a) On passe par la grande salle pour aller à la buvette.

b) C'est par là que s'y rendent les magistrats qui ont besoin de manger un morceau.

c) Les vins qu'on y donne ne sont pas excellents et quoy qu'on y mange souvent, cela sent toujours la gargotte; les vins surtout qui portent beaucoup de liqueur y ont un déboire contre lequel les délicats ont peine à tenir.

Statue du Neuf Marché.

Me voilà dehors : je respire...
Comme on a fagoté le Roy! *a*)
Sans doute c'est luy que je voy;
Qu'il est à plaindre, le bon Sire!

Depuis qu'il est en cet endroit
Planté sur ses jambes tout droit,
Surement son soulier le blesse;

D'où vient donc que les Carteniers *b*)
Ne luy mirent pas sous la fesse
Un cheval de quatre deniers?

*

Qu'au milieu de ces immondices c)
Ce prince doit bien se trouver.
Pissat d'asne, merde, fumier,
Qu'il y doit goûter de délices! d)

Dans ce lieu pire qu'un marais,
Si l'on n'y regarde de près,
Il va devenir comme un spectre.

On devoit, dans ce lieu mal sain,
Luy donner en guise de sceptre e)
Une cassolette à la main.

*

En élevant cette statue
Dans ce goust rare et singulier,
Le Roy n'estoit pas le premier
Des objets qu'ils avoient en vue :

Ils firent des inscriptions,
En lettres d'or mirent leurs noms,
Pour éterniser leur mémoire

Et ce morceau mal concerté
Est moins un ouvrage à sa gloire
Qu'un trophée à leur vanité.

a) Il y a au milieu de cette place une statue assez laide et d'assez

mauvais goust qui représente le roy Louis quinze un sceptre à la main.

b) Les Carteniers sont des officiers que la Ville nomme tous les ans, et c'est un degré pour parvenir à la place d'échevin de ville.

c) Comme il se tient de fréquents marchéz dans cette place, cela donne lieu à beaucoup de salletéz et les herbières qui sont tout le long du Palais n'y contribuent pas mal.

d) Il sent toujours assez mauvais dans cette place.

e) On a passé par dessus la fausseté de la rime plutost que de retourner la pensée.

La Place du Marché Neuf.

Mais que l'on trouve icy de choses,
Bien entendu pour de l'argent,
Et qu'avec ce métail charmant
Il se fait de métamorphoses !

Là du fromage, icy des fruits,
Des oranges, des raisins cuits,
Marrons chauds, marrons à la glace,

Herbes de toute espèce..... et quoy?
Et quoy? l'on a sur cette place
De tout, hors de la bonne foy. *a*)

a) L'on a une mauvaise maxime parmy les débitants de denrées dans les marchéz de Rouen : lorsqu'on voit quelques servantes ou

domestiques nouveaux débarquez qui ne sçavent pas le cours des marchéz et qu'on s'apperçoit qu'ils veullent faire leurs marchéz sur celuy des autres, les marchands ont soin de surfaire de moitié en disant ces mots : cela coutera tant à la mode de Rouen, en sorte que les ignorants du courant du marché, ne comptant pas risquer grand chose d'enchérir sur ceux qui habitent la ville, croyent avoir leur marchandise à bon compte lorsqu'ils l'achètent moitié plus qu'au prix courant.

La Boutique d'H...

A travers de cette boutique *a)*
Passons. O ciel, que de bijoux,
Que d'amusettes pour les fous!
Donnons icy notre pratique.

Achetons de ces drogues là;
Messer H... nous en vendra *b)*
A juste prix, plus qu'homme en France;

Je le crois bien; mais, en ce cas,
D'où luy viendra la conscience?
On sçait que les Juifs n'en ont pas. *c)*

a) Cette boutique traverse du bout de la rue Saint-Lô dans la rue des Carmes : on y trouve de touttes espèces de marchandises et de bijoux; elle est à proportion aussi bien organisée que celle de Lafre-

naye, à Paris, hors qu'il n'y a pas tant de prétieux parce qu'on n'y en auroit pas le débit.

b) Celuy qui tient cette boutique est honnête homme, et de la Religion.

c) Il passe pour vendre à toutte condition et suivant les termes qu'on veut prendre, mais toujours très chèrement.

La Rue aux Carmes.

Bonjour, gentille rue aux Carmes, *a*)
Que chez vous on voit de marchands !
Sur leurs commerces différents
Cessez de faire des vacarmes.

Dites moy, trotoir à valet, *b*)
A-t-on mis là haut ce gibet
Pour aprendre à toute la France

Que c'est moins la crainte des Dieux,
Que la crainte de la potence,
Qu'on a chez vous devant les yeux ? *c*)

a) La rue aux Carmes prend depuis le coin de la grande rue qu'on appelle improprement la rue du gros horloge et non pas de la grosse horloge et finit à la Crosse où elle perd son nom pour prendre celuy de Beauvoisine. Il y a des marchands de toutte espèce pour le détail.

b) Comme il y a dans cette rue plus de marchands d'ajustemens de

dames que dans d'autres, aussy y voit-on trotter plus de domestiques pour remplir leurs commissions, outre qu'elle est très passante à cause de Notre-Dame, la Chambre de l'Élection, la Chambre des Comptes et Aydes.

c) De cette rue on voit au haut de la coste où aboutit la rue Beauvoisine, les fourches patibulaires qui ne luy donnoient pas un beau spectacle, surtout avant que par arrest du Parlement on eût enjoint aux exécuteurs d'enterrer les cadavres dans la crainte des accidents que pouroient causer leurs pourritures pendant les grosses chaleurs.

Les Vendues.

A cent quatre-vingt francs ! qu'entens-je ? *a)*
Que font là tous ces grands benets?
On vend un lit et des chenets ;
Voyons tout ; la main me démange.

Quel bruit, quel tintamare affreux ! *b)*
On croiroit qu'on tient en ces lieux
Publique école de sottises,

Ou que le démon Lucifer,
Pour tenir icy ses assises,
Prend cette porte pour l'enfer.

*

Eh bon jour, ma pauvre Lucrèce, c)
Dis nous un peu pour quel délit
Exposer en vente ton lit?
Quel est le besoin qui te presse?

Quoy! tu peux voir d'un œil serain
Enchérir sur ton gagne pain :
J'en ay le cœur plein d'amertume.

Qu'un maréchal, à mon avis,
Quand il voit vendre son enclume, d)
S'appreste à d'ennuyeuses nuits!

a) On est dans l'usage, à Rouen, de faire les vendues et encans à la porte des maisons dont l'on vend les meubles dont les enchères sont criées par des huissiers qui sont haut montés sur une table, le registre à la main.

b) Comme le menu peuple qui vient pour mettre son enchère se tient à la porte, ces sortes de vendues ne se passent pas sans injures.

c) Fille de joie dont on a vendu les meubles.

d) Cette pensée est de Monsieur Lemonnier.

Le Gibet.

Arrêtons-nous; tout d'une traite
Nous avons fait bien du chemin ;
On nous prendra pour mauvais train *a)*
Qui veut déloger sans trompette.

Mais plutost changeons de dessein ;
Mon œil ne voit qu'avec chagrin
Cette perspective maudite;

Détournons-nous de cet objet :
Voulons-nous en marchant sy vite
Aller prendre giste au gibet. *b)*

a) Proverbe qui se dit communément de ceux qui déménagent souvent, parce que les filles de joye déménagent tous les quartiers.

b) Le gibet qui est au haut de la montagne où aboutit la rue des Carmes par la rue Beauvoisine et qui est vu par tous ceux qui vont le long de la rue.

La Rougemare.

Ah ! Salut à la Rougemare, *a)*
Théâtre où réside la mort !
Celuy-là fit un grand effort
Qui vous donna nom sy bizarre.

Lorsqu'on prononce votre nom,
Il me prend un rire bouffon,
Jusqu'à tomber à la renverse.

Pourquoy ce nom? serois-ce pas *b)*
Parce que souvent on y verse
Le sang impur des scélérats?

a) Elle est au haut de la rue Beauvoisine sur la droitte; c'est une grande place où plusieurs criminels de marque ont passé par le feu.

b) Cette place a été nommée la Rougemarre parce que, dans le neuvième siècle il y fut tué un nombre prodigieux de gens qui assiégeoient la ville et qui furent tailléz en pièces par Richard, duc de Normandie.

Le Marché de la Rougemare.

Sommes-nous au temps de la Fronde?
Quelle étrange confusion!
Homme, femme, fille, garçon,
Quelle diversité de monde!

Que de chevaux, que de juments,
Que d'asnes, que de jupons blancs!
Cette variété m'enchante : *a)*

Le beau monde que ce seroit,
Si là l'on exposoit en vente
Toutes les bêtes qu'on y voit.

a) Il se tient tous les vendredis un marché de chevaux dans la Rougemare, où les marchands et les maquignons abondent.

Les Jésuittes.

Drappons un peu ces jésuites! a)
Mais, la paix... avec ces Messieurs;
Ils sont de trop rudes joueurs
Et mes forces sont trop petites.

Faisons leur grâce du rabot,
Ils nous feroient quelque bezot;
Leur pouvoir fut toujours sans bornes,

On les craint de tous les cotez
Et pour ne porter que trois cornes,
Ils n'en sont pas moins entestez. b)

*

En vain je leur accorde grâce; c)
Comme ils ne la connoissent pas,
De ce don ils font peu de cas;
Ils n'y voient rien d'efficace. d)

Ils font un tour sur le talon,
Et, rehaussant la voix d'un ton,
Ils m'envoyent... mais, Muse, areste,

Je me verrois trop maltraité,
S'ils prenoient en haine ma tête,
Comme ils ont pris la liberté. *e*)

a) L'église des Jésuittes est en descendant la Rougemare, dans la rue noble sur la gauche.

b) Ces messieurs ne portent que trois cornes à leur bonnet au lieu de quatre.

c) La Grâce a été un point de doctrine contesté par Messieurs les Jésuittes et qui n'est pas prêt d'être terminé, surtout tant qu'ils auront affaire à Messieurs de l'Oratoire avec lesquels la contestation dure encore.

d) Ils n'admettent point de grâce efficace.

e) Ce trait regarde tous les malheureux qu'ils ont fait proscrire en divers temps; il regarde aussy l'article 91 de la Constitution Unigenitus qu'ils soutiennent en forcenez, qui est tout à fait contraire aux libertez gallicanes.

L'Eglise de Saint-Ouen.

Ce temple est-il autant superbe
Qu'il me paroit peu fréquenté ? *a*)
Quelle tiédeur de charité !
J'y veux un jour voir croître l'herbe.

Rang de piliers drus et hardis,
Que l'on dit être sy finis,
Vous êtes en architecture,

Sans mentir, un friand morceau;
Mais si vous étiez droit, je jure
Que vous n'en seriez que plus beau.

a) Dans quelque tems que l'on visitte l'église de Saint-Ouën, il y a toujours très peu de monde et comme cette églize est très spatieuse, le peu qui la fréquente ne paroist presque rien dans un si grand vaisseau. Les pilliers passent pour des morceaux d'architecture des plus hardis et, quand on les examine de la porte en entrant, ils paroissent un peu de travers.

Le Clocher de Saint-Maclou.

Quel drôle de clocher! il panche. *a*)
Est-ce celuy de Saint-Maclou?
Oui... je veux luy river le clou :
Qu'il pare cette botte franche.

Quelle posture fait il là?
On voit bien aisément qu'il a
Essuyé plus d'une tempeste.

Le bon homme est sur ses vieux ans
Et s'il panche sy fort la tête,
C'est qu'il dit bon soir aux passants.

a) Le clocher de l'églize de Saint-Maclou est d'une structure assez rare, les grands orages dont Rouen a été maintefois assailly l'ont un peu endommagé, en sorte qu'il panche beaucoup aujourd'huy : on l'a fait abbattre en partie pour évitter les accidents que les tems orageux faisoient craindre pour touttes les maisons qui l'environnoient.

L'Eau de Ròbec.

Mon âme est-elle descendue
En un instant aux sombres bords ?
Suis-je maintenant chez les morts,
Ou bien aurois-je la berlue ?

Les diables, sortis de l'Enfer, *a*)
Veullent-ils de leurs crocs de fer
Accrocher quelqu'un de la ville,

Ou, moins cruels dans leurs desseins,
Ont-ils icy pris domicile
Pour épouventer les humains?

a) Les garçons teinturiers, ordinairement toujours salles et les mains noires ainsy que le visage, ont très souvent des crocs à la

main pour tourner les laines dans les chaudières ou des batons pour laver leurs étoffes ou autres marchandises à la rivière.

Elle prend sa source à Saint-Martin-du-Vivier; son cours n'est que d'une lieue, passe par Darnétal et vient se décharger dans la rivière de Seine par un espèce d'égoust : c'est à ce sale endroit où se pêche la séteuille, petit poisson de la figure de la lamproye, dont on fait grand cas à Rouen.

Les Teinturiers de Robec.

Parbleu, j'en ay la joie en l'âme,
C'est vous, bourbeuse Eau de Robec;
Je veux de quelques coups de bec
Vous pincer jusqu'au vif, infâme.

A voir vôtre noire couleur *a)*
Jointe à cette épaisse vapeur
Qui de vous aigrement s'exhale,

On diroit que vos riverains
Dans votre eau puante, orde et sale
Ont lavé leurs culs et leurs mains.

*

Pissat de toute la nature,
Ruisselet de mauvaise odeur,
Rivage infect de puanteur,
Assemblage de pourriture,

Egoust de tous les environs,
Osez-vous bien avoir des ponts? *b*)
Ventre!... cette morgue me picque;

Par ma foy, vous faites pitié,
Vous que, malgré ma sciatique, *c*)
Je sauterois à clochepied.

a) Cette eau est de touttes sortes de couleurs et est toujours de mauvaise odeur, par les différentes décharges des teintures que l'on vuide des chaudières dans cette rivière et des différentes marchanchandises qu'on y lave.

b) Il y a sur cette rivière un nombre prodigieux de ponts, quoy qu'elle soit très étroitte.

c) Quand l'Autheur a fait cette strophe, il souffroit cruellement d'une sciatique qui le travailloit.

*
* *

Cette inscription est bizarre :
Le Cimetière des Putains. *a*)
Je n'en connois pas les mots fins,
Pour des clercs c'est chose un peu rare.

Peut-être la Chronicque ment;
En tout cas pour le temps présent
Sans doute on chante une autre antienne;

Mais si jusqu'à ce siècle aussy
Chaque chanoine avoit la sienne,
On en a deu bien mettre icy.

a) Il y a un endroit dans l'enceinte de Notre-Dame qui étoit autrefois destiné pour la sépulture des servantes des chanoines et dans les Chroniques on appeloit ces servantes *meretrices*, mot qui veut aussy dire en françois putain et on avoit mis sur la porte du cimetierre : « Cimeterium meretricum D.D. canonicorum », comme si l'on disoit le cimetierre des p..... des chanoines. C'est sur cette equivoque que roulle cette strophe.

Notre-Dame.

Sur ce temple sy respectable
Ne disons rien que d'à propos;
Laissons le fagot pour les sots, a)
Soyons une fois raisonnable.

Métropole de ce canton, b)
Rabaissez, rabaissez le ton
Quand vous parlez de votre flèche, c)

De quatre crancs baissez vos airs;
Bientost elle aura quelque brèche,
Puisqu'elle est déjà de travers. d)

a) Petit, qui a fait la pièce de Paris ridicule dans ce genre de

poësie, a été brulé en place de Grève pour avoir fait des vers impies; il étoit avocat au Parlement de Paris.

b) Elle est la Métropole de la Normandie. Bien des gens l'estiment plus belle que celle de Paris.

c) La flèche de l'églize de N. D. passe pour un chef-d'œuvre; elle est d'une hauteur considérable et percée à jour dans sa baze jusques presqu'au milieu.

d) Quand on regarde la flèche de Notre-Dame, du côté de Saint-Eloy, elle paroist pancher du côté du port.

La Flèche de Notre-Dame.

Il me reste une chose à dire
Pour rabattre votre caquet;
Peut-être que dans ce pacquet
Vous n'aurez pas trop de quoy rire.

J'en suis fâché, mais, sans railler,
Faites y viste travailler :
Elle est un peu trop sur sa hanche,

Empeschez-la de se courber,
Sinon on dira qu'elle panche
Du côté qu'elle veut tomber. *a*)

Mais après tout, quoy qu'on en dise,
Il faut qu'elle ait son fait à part ;
C'est un beau chef-d'œuvre de l'Art,
Et mérite bien qu'on la prise.

En considérant ce piquet, *b)*
Je demeure tout stupéfait,
Extatique et la bouche sèche ;

Le beau spectacle que je vois !
Quand on veut serrer une flèche,
Où va-t-on prendre le carquois ? *c)*

a) Mauvaise plaisanterie fondée sur le proverbe ordinaire, permise dans les pièces de ce genre et souvent trouvée dans le même goust dans les pièces qui ont servy de modèle à l'auteur, comme dans Petit, qui a fait *Paris ridicule*, Saint-Amant *Rome ridicule*, et M... *Madrid ridicule*.

b) La flèche de Notre-Dame est de figure quadrangulaire et finit en pointe en commençant de sa baze, de sorte que, proportion gardée, elle ne ressemble pas mal à un picquet dont les turcs se servent pour empaller leurs criminels.

c) C'est icy une polissonnerie sur ce qu'on appelle flèche le clocher, au lieu de dire piramide qui est le vray mot, parce qu'on ne doit appeler flèche que la charpente et non pas le tout, qu'on doit caractériser du nom de piramide, étant quarré.

Le Parvis.

Sçachons au moins quelle tempeste
A mutilé ces saints falots;
On dit qu'un jour les Huguenots a)
Les racourcirent de la tête;

Objets de leurs iniquitez,
Ils furent tous décapitez
Sur la porte de nos églises;

Ils ne peuvent plus s'énoncer,
Ils sont au moins sourds aux sottises b)
Qu'on entend icy prononcer.

*

Que je vous plains, tristes figures,
Pauvres marmouzets mutilez!
Que vous futes mal regalez
Et que vous souffrites d'injures!

Quoy! ces misérables ont fait
Sauter en l'air votre bonnet
Avec la tête... les infâmes! c

Plutost qu'ainsy vous déranger,
Que n'otaient-ils celles des femmes
Dont la langue fait enrager.

a) Le parvis de Notre-Dame est rempli de figures de pierre, ainsy que plusieurs endroits de l'églize, dont les têtes ont été abbatues dans le temps que les Anglois pillèrent ce temple.

b) On fait icy allusion aux promenades qui se font, au scandale de la piété, dans le parvis où chacun va et vient en se promenant et souvent tient des discours aussy scandaleux à la porte qu'en pleine promenade publique.

c) Les Anglois quand ils pillèrent Notre-Dame.

Georges d'Amboise.

Paix, paix! Georges d'Amboise sonne *a*)
Ah! par ma foy, j'en suis ravy;
A ses frais rions aujourd'huy,
Sy faut-il bien que je m'en donne.

L'épouvente de ses toxins, *b*)
Qui me réveillent les matins,
Me cause une frayeur mortelle :

Je veux le dauber bien et beau,
Puisqu'il m'étourdit la cervelle,
Il aura sa part au gasteau.

*

Célèbre et monstrueuse cloche,
Par quel hazard vous mit-on là,
Vous, que portoit Guargantua c)
Dans son écritoire de poche?

Souffrez de grace qu'à mon tour
Je parcoure votre contour
Et vous relève la moustache.

C'est assez; j'en ai vu mon saoû :
Que seroit une belle vache,
Qui vous auroit pendu au cou!

a) C'est une cloche dont le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, fit présent à l'églize. Elle est dans une des tours sur la gauche, elle est d'une prodigieuse grosseur.

b) Lorsqu'il y a quelque embrasement dans la ville, on ne manque pas de s'en servir pour les toxins, ce qui donne lieu d'en présumer le danger considérable, parce qu'elle ne sert que dans les cas graves.

c) Gargantua, héros imaginaire et d'une monstrueuse grandeur, préconisé par le fameux Rabelais, curé de Meudon.

La Gargouille.

Je sens un souffle de satyre
Qui vient enfler mon chalumeau :
Où prendre encore du nouveau,
Que nous puissions pincer sans rire?

Dans notre caustique projet,
Saisissons encor quelqu'objet
A qui nous puissions chanter pouille;

Il n'en sera ny pis, ny mieux.....
Allons-nous en voir la Gargouille, *a)*
On dit qu'elle a des habits neufs. *b)*

a) La Chronique porte que du tems de saint Romain, il y avoit à Rouen une bête qui dévoroit tout et qui fut saisie par ce saint accompagné d'un meurtrier qui ne le quitta pas. Depuis ce tems, en faveur de cette délivrance, le Chapitre a obtenu le privilège de délivrer des prisons, tous les ans, un meurtrier, ce qui s'exécute encore avec grande cérémonie le jour de l'Ascension.

b) L'année que cette pièce a été faite, on fit aux Rogations une gargouille nouvelle pour remplacer la vieille qui étoit vermoulue; elle a la figure d'un crocodile à queue retournée et avec des aisles.

La Procession des Rogations.

Faisons place, voilà la beste! *a)*
Qu'elle a bon air dans ce convoy!
Je jurerois bien sur ma foy
Que pour elle on chosme la fête.

Qu'elle marche pompeusement!
Aux polissons qui vont devant
Seringuons de l'eau qui les mouille. *b)*.

Que le peuple a l'esprit mal sain;
Il passe, pour voir la Gargouille,
Dessus le corps de saint Romain. *c)*

a) Dans le tems des Rogations on promène la Gargouille à la procession que fait le Chapitre à la délivrance du prisonnier le jour de l'Ascension.

b) Elle est accompagnée de tous les enfans et polissons de la ville, qui ne la perdent point de vue.

c) Communément on dit allons voir la Gargouille, plutost que de dire allons voir passer la procession des Rogations ou de l'Ascension.

La Vieille Tour.

Muse, vous êtes trop allerte,
Arrestons nous sur le chemin,
C'est aujourd'huy la Saint-Romain,
Je voudrois voir lever la fierte. *a)*

C'est donc là haut qu'avec éclat
On vient sauver un scélérat
Suivy d'un célèbre cortège?

Qui croiroit que parmy les saints
On fut quester un privilège
Pour soutenir les assassins?

a) **Il y a à la place de la Vieille-Tour un endroit destiné pour lever la Fierte; c'est là que l'on mène le criminel en grand cortège et où le peuple crie par trois fois No-[el] pendant qu'on lui met la châsse de Saint-Romain sur les épaules. Autrefois on disoit Fierte pour dire châsse, et par corruption on dit fierte qui n'est plus en usage que dans ce cas à Rouen.**

La Fontaine de Lisieux.

Poursuivons..... ma vue est trompée,
Ou je vois des marmots sans bras
Jouant à cachemy toulas
Dessus une roche escarpée. *a)*

Tâchons de nous éclaircir mieux,
Portons les lorgnettes aux yeux!
Eh! par ma foy, c'est Hipocrene!

Si tous les racleurs de rebec
Viennent boire à cette fontaine,
Ils la mettront bientost à sec.

*

Bon jour, bon an, la mère aux asnes
Qui se gorgent de ta liqueur,
Fais couler jusques à mon cœur
Un trait de tes eaux diaphanes.

Que je désire de te voir!
Mais toy, qui combles mon espoir,
Je te croyois en Béotie; *b)*

Si j'avois voulu te trouver,
Ce n'est pas dans la Normandie
Qu'on m'eût vu te venir chercher.

*

Honneur à vous, Muses normandes, c)
Dont les yeux vairons sont cavez,
Malgré vos masques mutilez
Vous aurez encor mes offrandes.

Vous vintes icy de bien loing
Prendre domicile en ce coin
Pour loger avec des chouettes : d)

En le fixant dans ce païs,
Fuyez-vous les maigres poëtes
Qui vous harceloient à Paris?

*

Vous prites un soin inutile
Et vous eûtes trop de soucy
En venant de là jusqu'icy ;
Vous tombez de Charybde en Scylle.

Pourquoy desménageates vous
Pour ces cancres, pour ces grigous
Qui vous ont sy peu ménagées ?

On voit sans trop ouvrir les yeux
Que vous n'êtes pas mieux logées
A la fontaine de Lizieux. e)

*

Qu'avez-vous donc fait de Pégaze? *f*)
Est-ce là luy ?..... je vous entends.....
Le pauvre diable est sur les dents
Et trote menu comme un aze.

Il est aisé de deviner
Qu'on l'a placé là pour orner
La porte de l'hotellerie; *g*)

Le triste état où le voilà :
Il seroit mieux dans l'écurie,
Et, malgré l'hôte, il y sera.

*

Mais voyons, comment nous y prendre?
Il est perclus, estropié,
A moins qu'il n'aille à clochepied,
Il n'en pourra jamais descendre.

Que ferons-nous? je n'en sçay rien :
Moy, je n'y sçais d'autre moyen,
Pour y réussir à merveilles,

Que d'engager quelques badauds
De luy corner dans les oreilles
Quelques airs d'opéras nouveaux. *h*)

a) Cette fontaine représente le Montparnasse au haut duquel est le

cheval Pégaze; on y voit en différents endroits les neuf Muses qui avoient chacune leurs attributs; mais touttes les figures sont si mutillez à présent qu'on n'y connoist plus rien.

b) Hypocrène, fontaine consacrée aux Muses. Elle coule du mont Hélicon, en Béotie; les poëtes ont feint qu'elle sortit de ce rocher d'un coup de pied du cheval Pégaze, elle est encore appelée Aganippe, d'où vient l'expression des eaux Aganippides.

c) On les appelle Normandes, parce que cette fontaine, où elles sont représentées, est à Rouen, capitale de la Normandie.

d) Il y a des trous à cet espèce de rocher où les chauvesouris se cachent pendant le jour.

e) On appelle, à Rouen, cette fontaine la fontaine de Lizieux, parce qu'elle est scituée près d'un auberge qu'on appelloit l'hôtel de Lizieux, d'où il y a apparence qu'elle a pris le nom.

f) Le cheval Pegaze est au haut de la fontaine de Lizieux, il y paroist sur la gauche et prest à s'envoler; mais il est si mutilé qu'à peine le peut-on reconnoître.

g) L'hotel de Lisieux.

h) On ne voit plus aujourd'huy comme autrefois des paroles d'opéra si jolies, et la pluspart des opéras ne passent dans le public qu'à la faveur de la musique.

Les Filles de Joye.

Je suis poussé de bagatelles
Où je croyois trouver du beau;
Allons chercher nôtre bâteau,
J'en ai par dessus les bretelles.

N'est-il pas tems de détaler?
Mais avant que de s'en aller,
A Priape offrons sacrifice.

Ah! qu'en ce lieu tout est mal sain! *a)*
Les putains ont la chaudepisse
Et les hommes ont le farcin. *b)*

a) Les filles de joye à Rouen, comme partout ailleurs, ne sont pas trop saines.

b) On voit communément des hommes qui sont couverts de dartres vives par tout le corps, et cela a paru plus à l'autheur dans la ville de Rouen qu'autre part.

La Rareté.

Comme ce bien engueullé braille :
Ah. h. h. h., qui veut voir ma rareté? *a)*
Pour deux sols je serois tenté
D'aller charger cette canaille.

Ces cris me causent du chagrin,
Mon amy, ... passe ton chemin,
Ou suprime tes bagatelles;

Dès long temps j'en suis rebatu,
Montre nous des femmes fidelles,
C'est ce que j'ay rarement vu!

a) Les gens qui parcourent les rues avec des curiositez sur le dos, font une exclamation traînée en long qui pénètre les oreilles en criant en patois savoyard : ah, h. h. h. qui veut voir la rareté, la curiosité?

L'Entrée de la Comédie.

Dans ce triste lieu qui me porte? *a)*
N'est-ce point là quelque prison?
Poussons toujours notre grison,
Dust s'en fermer sur nous la porte.

En passant ce chemin estroit,
Je m'imagine aller tout droit
Où Pœtus suivit son Arrie. *b)*

N'importe, entrons...., mais quel bonheur!
On joue icy la comédie :
J'aime « Rodrigue as-tu du cœur? » *c)*

a) La porte de l'endroit où se tient le théâtre des spectacles est dans la rue des Charettes, à côté du Pont Aritaine, on y arrive par

une allée très longue et très étroitte, où à peine voit-on à se conduire.

b) Arrie, s'étant frappée d'un poignard pour déterminer son mary Pœtus, qui avait quelque répugnance de mourir, luy présenta le même poignard dont elle s'étoit percée le flanc en luy disant : Tiens, Pœtus, il ne fait point de mal.

c) Comédie du Cid, de Monsieur Corneille.

La Troupe des Comédiens.

Cette troupe est, dit-on, célèbre,
Elle paroît avec éclat;
Mais puisqu'elle n'a pas un chat,
Chantons son oraison funèbre.

Pour ces misérables quel sort!
Il semble icy que tout soit mort :
Cette désertion m'étonne. *a*)

Qui n'en auroit la larme à l'œil?
Au spectacle on ne voit personne
Et les acteurs portent le deuil. *b*)

*

Que cette figure est énorme! *c*)
Quoy! c'est une actrice? comment?
J'en suis dans un étonnement.....
Que j'en admire un peu la forme!

Quand je vois ce gros potiron
Figurant avec ce tendron d)
Pas plus gros en tout qu'une andouille,

Sans trancher icy du gascon,
Je pense voir une citrouille
Sur la couche d'un cornichon.

a) On n'est pas fort dans le goust de la comédie à Rouen et, quelques bonnes troupes de comédiens qu'il y ait, il y va très peu de monde les jours ouvrables.

b) Dans la comédie du Cid, Chimène est en grand deuil de la mort de son père, tué par Rodrigue, son amant.

c) Il y avoit, dans la troupe des comédiens qui jouoient sur le théâtre de Rouen quand l'autheur a fait cette pièce, une comédienne qui étoit d'une si énorme grosseur, que, quoy qu'on fut accoutumé à sa figure, parce que d'ailleurs elle jouoit d'assez bon sens, on ne pouvoit la voir entrer sur le théâtre sans exciter un brouaha de surprise et d'étonnement.

d) Il y avoit pour contraste un jeune enfant qui jouoit quelquefois des scénes avec elle, qui la rendoient encore plus monstrueuse aux spectateurs.

Le Pont Aritaine.

Je veux sçavoir, j'en suis en peine,
Ce qu'icy ces trois pierres font; a)
Mais c'est, Dieu me pardonne, un pont;
Juste! c'est le Pont Aritaine.

Quelle est donc la teste de veau
Qui mit un pont sur ce ruisseau?
Avoit-il la fièvre quartaine?

Qu'icy l'on a d'étranges gouts!
On met un pont de bois sur Seyne,
Un de pierre sur les égouts.

*

Peut-on voir sans risée amère
Ce pot pourry de saletez,
Ce degobillis de privez,
Porter pont comme une rivière?

Eh bien, pont, soit, puisqu'il le faut,
De pierre ou de bois, peu m'en chaut;
Mais dussent péter mes narrines,

Puisque l'on met des ponts partout,
J'en veux mettre un sur mes latrines,
Elles vallent bien cet égout.

a) Il est composé de trois pierres sur un égout où s'écoulent touttes les immondices des quartiers d'en haut de la ville; il est placé dans la rue des Charettes, près la salle des spectacles.

*
* *

Quel est ce colosse de pierre?
Seroit-ce là le Vieux Palais?
Mais qu'il est bien dans ce marais!
Il est grand comme père et mère.

J'admire ces larges fossez *a)*
Où se trouvent trop entassez
Cinq ou six plongeons et trois cannes.

Que j'aime à luy voir du canon *b)*
Luy que des pois en sarbacanes
Mettroient à contribution.

*

Une réflexion m'occupe;
Quoy! c'est là la munition *c)*
Qu'on a mise en cette maison!
Ma foy, je n'en suis pas la duppe.

Ces petits boulets entassez,
Sans doutte, ont été là placez
Pour charger des canons de poche : *d)*

Voyons par derrière ces sots :
Un poil de moustache de suisse
Va leur faire tourner le dos.

*

Bornons icy notre carrière,
Muse, je n'ai plus de crayon,
Attendez..... voicy du charbon,
Tirons un peu sur la rivière.

Je sçay que l'on prend au toupet
Tout tireur, risquons le pacquet; b)
Il m'en peut cuire, tout coup vaille,

Dût-on me donner jusqu'aux Roys
Un habit de pierre de taille c)
Je veux le faire, j'en mourrois.

a) Cette milice est assez mal disciplinée, ce sont tous gens qui cherchent des exemptions qui forment la garde du Vieux Palais; ils sont rarement sous les armes et y ont assez mauvaise grâce, d'autant plus qu'il y a dans cette compagnie peu de gens de mine, étans tous, ou peu s'en faut, gens de campagne.

b) L'auteur fait icy allusion aux deffenses qui ont été faittes de porter un fusil sur la rivière et se sert du mot de tirer, parce que d'un homme satyrique, par métaphore, on dit : il tire sur quelqu'un.

c) Une prison, mot populaire.

La Seine.

Bon jour Seine, ma bien aimée: a)
Lorsque [illegible] dans votre pays
[illegible] je vous vis.
Bons Dieux, que vous êtes changée!

Vous vous [illegible], votre grandeur
Vous a [illegible] enflé le cœur:
Si mon compliment vous irrite.

Seine, [illegible] d'excréments. b)
Que votre tête est bien petite. c)
Quoy que vous ayez les pieds grands. d)

a) La Bourgogne où la Seine prend sa source; elle tire son nom de Saint-Seine qui n'est qu'à deux lieues de son origine près de Cen-seaux.

b) Par raport à touttes les immondices qui se jettent dans cette rivière, surtout à Rouen où les marrées raportent touttes les charognes.

c) La source de cette rivière: elle est si petitte, qu'avec un caillou et un peu de boue on en arrête le cours; mais de là jusqu'à son embouchure elle reçoit un si grand nombre d'autres rivières et ruisseaux, qu'à Rouen elle est très large.

d) Son embouchure au Havre.

Le Flux et le Reflux.

Vous aurez de la savonnette,
Orgueilleuse, allons, hors du lit!
Debout donc, puisqu'on vous le dit,
Il faut changer de couchette.

Demain vous étendrez les bras;
L'eau vous gagne, changeons de draps :
A votre âge, c'est chose atroce!

Qu'avez-vous donc fait cette nuit?
Tantost vous n'étiez pas si grosse; *a)*
La vilaine, qui pisse au lit!

a) Le flux et reflux qui vient deux fois par jour est si grand dans les fortes marées que la Seine augmente considérablement et s'étend dans son lit de façon que ses eaux remontent très haut.

Les Parties de petit batteau.

Où vont ces soydisantes belles
Aux souliers brodez et mignons,
Au mouvement de leurs petons,
On les prendroit pour des pucelles.

Pucelles ou non, peu m'en chaut,
Je veux les fripper comme il faut,
Maintenant que j'ay la main chaude.

Pourquoy monter dans ce bateau? *a)*
Muse, à moy, que je les galvaude
Jusqu'à leur courroyer la peau!.

a) On fait quantité de parties dans des petits batteaux pendant les beaux jours; dans cette saison les filles de joye ont gagné leur procès.

Testes à Testes de Batteau.

Mais pourquoy baisser cette toille *a)*
Qui cache aux yeux des bateliers
Ces p...... et leurs cavaliers?
Il y fait chaud comme en un poële.

Je pense bien que ces cadets
N'enfilent pas des chapelets,
Voguant sous l'amoureuse étoille,

Et ce n'est pas cas singulier
D'y voir souvent hisser la voille *b)*
Sans le congé du nautonnier.

J'ay bonne voix et forte haleine,
Crions, je ne suis pas rendu;
Quand je devrois être pendu,
Je veux savoir ce qui les meine :

Arreste,... arreste,..... batelier;
Le bigre me laisse crier ;
Ma peine devient inutile.

Adieu donc les belles, adieu;
Pour sur, si vous allez à l'Isle, c)
Ce n'est pas pour y prier Dieu.

a) Lorsque des batteliers s'aperçoivent qu'ils ont du mauvais train, ce qu'ils sçavent facilement connoître, ils ont la coutume de se couvrir d'une toille qu'ils appliquent sur le devant du batteau pour ôter tout scrupule à ceux qu'ils mènent.

b) Terme de marine pour dire lever, par raport aux cotillons qui, dans ces occasions, sont souvent fripez.

c) Il y a, au dessous de Rouen, sur la rivière, plusieurs petittes isles où on descend pour s'y promener et ce n'est pas toujours un motif de sagesse qui y conduit.

Les Bateliers de Saint-Eloy.

Pour moins on prendroit l'épouvante;
A mes cris que de bateliers! *a)*
Il en pleut icy par milliers;
J'en voulois un, en voilà trente.

Sans ces maudits fils de putains,
Au dos verd et sans casaquins, *b)*
J'aurois toujours dans la pensée

Que l'on trouvoit le maquereau
Au milieu de l'onde salée,
Et jamais sur le bord de l'eau.

*

Eh! messieurs, un moment, de grâce,
Pour Dieu ne me déchirez pas;
La doublure de mon pourpoint
Ne fait que trop laide grimace;

Pour me forcer d'entrer dedans
Vos petits bordels ambulants
En vain votre troupe s'assemble,

Il faudroit pour vous accorder,
Pour moy, vous unir tous ensemble,
Ou pour vous, me multiplier.

*

Avance, fais force de rames,
Batelier, car je suis pressé;
Finissons où j'ay commencé,
Rentrons au Cours pour voir les dames. c)

Que je vais avoir de plaisir!
Je vais, dans mon ardent désir,
Examiner la moindre mine;

Le beau, le passable, le laid d)
Va passer par même étamine
Pour avoir chacun son pacquet.

*

Sur les habitants de la ville,
Tout doux, point de démangeaison,
N'allons point faire icy l'oison,
Il est heure de faire Gille;

Ne cherchons point icy malheurs,
Finissons, ou cherchons aillieurs
D'autre matière à mon caprice.

Pour moins on vit icy donner
Un bon soufflet à la justice, e)
On pourroit bien m'y bâtonner.

a) Tous les bateliers qui sont au dessous du pont et qui sont en

assez grand nombre harcèlent tous ceux qui se présentent pour passer l'eau et cherchent à avoir la préférence.

b) Il y en a qui ont des vestes vertes qu'ils achètent des gens de livrée et l'autheur prend icy la partie pour le tout, la couleur convenant fort à leur employ.

c) Lorsque les dames vont au Cours, elles y vont comme partout ailleurs, le soir ; mais on les y voit toujours en très petit nombre, hors le jour de l'Ascension où telle y vient qui n'y a pas mis les pieds de l'année.

d) Les bourgeoises et les petittes gens se rendent dans les beaux jours à cette promenade les dimanches et les fêtes.

e) Il est arrivé deux affaires entre des membres de justice, où il y eut imposition de mains ; l'une des deux a été poussée fort loin, (c'est entre M. de Cany et le président de Folleville), et l'autre a été terminée par accommodement.

Le Batteau de la Bouille.

Attends, l'amy, que je me fouille.....
Tiens..... prends...,. laisse moy resasser
Ce chaland que tu vois passer,
Qu'on appelle bateau de Bouille. *a*)

Quand j'en devrois être roué,
Si faut-il qu'il soit bafoué,
Je luy garde un chien de ma chienne;

Autant vaut bien que mal battu;
Je veux, avant que la nuit vienne,
Luy pendre le pétard au cu.

*

Considérons un peu ce coche;
Qu'il a bonne grâce en ce port!
Je croy, sans luy faire de tort,
Qu'il a maint et maint fer qui loche;

Il tombe de caducité,
De pourriture il est gasté
Jusques à la moindre virole;

Le pauvre diable est sur ses fins,
Et s'il échappe la vérole b)
Ce n'est pas manque de putains.

*

Mais n'oublions pas, je vous prie,
Ces visages de pot au lait; c)
Celle cy d'un aigre sifflet
Appaise son marmot qui crie.

Cet[te] autre cy, l'œil à l'envers,
Semble regarder de travers
Son voisin qui fait la pécore;

Cet autre, en son paillard transport,
Avance d'encore en encore
Sa main sur Lizette qui dort.

*

Paix, paix, voicy de la musique :
Au diable soit le bourriquet,
Qui vient, sur un ton de fausset,
Entonner sa chanson lubrique!

Mais quel objet! o ciel,... quel nez! *d)*
Quels sens n'en seroient étonnez!
Qu'il sied bien à cette bagasse!

Messieurs, qui ne seroit surpris
De voir icy de la bécasse *e)*
Longtemps avant la Saint-Denis.

*

L'œil au guet! voicy du mystère!
J'apperçois la jeune Louison
Qui contre ce jeune garçon
Se frippe... que veut-elle faire?

Remarquez cet air languissant;
Elle avance nonchalamment
Un bras sec et long d'une perche;

Je serois bien fâché, ma foy,
D'avoir perdu ce qu'elle cherche;
Il m'en cuiroit longtemps, je croy.

*

Dénichons; je sens la vermine;
Adieu rapé de touttes gens,
Adieu bordel de garnements,
Cent fois plus puant que latrines.

Si jamais vuide de bon sens
Quelqu'un me voit entrer céans,
Incommode bateau de Bouille,

Je veux qu'on me couppe en ce lieu
Ce qu'en françois on nomme c......,
Pour entrer au sérail. Adieu.

a) Le batteau qui conduit à la Bouille étoit très mauvais quand cette pièce a été faitte et n'a rien perdu du côté de l'incommodité, et ne ressemble pas mal à un challand; il est presque tout découvert. C'est la voiture de tous les bas Normands qui viennent à Rouen sans équipage et des p...... qui abordent de toutte la basse Normandie à Rouen.

b) Il y a beaucoup de filles de joye qui vont tenter fortune en basse Normandie et qui commencent leur connoissance dans cette voiture, où il arrive souvent maintes aventures galantes, surtout dans celuy qui arrive et part de nuit.

c) Il s'y rencontre des gens de toutte espèce.

d) L'autheur icy parle d'un nez d'une longueur énorme et prend son allusion de la bécasse qui a le bec très long.

e) Cet oiseau de passage ne commence à paroitre qu'à la Saint-Denis. Cette pensée est de Monsieur Lemonnier.

f) Il y entre tant de sortes de gens, que, pour peu qu'on se trouve auprès de quelqu'un qui ne soit pas net, on court risque de ne pas coucher seul, quoy qu'on ait eu soin de bien fermer ses portes.

La Maison de M. Adée.

Cette maison est mal placée, *a*)
Elle a pris dangereux voisin;
Que fait-elle sur son chemin, *b*)
Seulle, sans soutien, isolée?

Y pense-t-elle? il est mal sain,
Il s'ouvre partout..... dans mon sein
De frayeur tout mon sang se glace;

J'ai toujours peur que ce géant
Ne luy tombe sur la carcasse
Et ne l'engloutisse en tombant.

a) Les déposts de sel qui forment un batiment d'une prodigieuse grandeur en comparaison de cette petitte maison auprès duquel on l'a construitte.

b) Elle est placée sur la même ligne à trente pas de ces déposts; elle appartient à un riche marchand dans laquelle il a fait pratiquer une volière d'un goust singulier qui fait une des curiositez de la ville.

Les Derrières du Dépost du sel.

Qu'il est en mauvaise posture! *a*)
Il auroit besoin de soutien;
Qu'il est malade! on devroit bien
Travailler à cette ouverture.

Tous les jours on y met la main,
Il n'en va que plus mauvais train;
Au lieu d'avancer on recule.

Qu'il me fait de compassion!
Le pauvre diable a la fistule, *b*)
Il attend l'opération.

a) Il s'y fait tous les jours de nouvelles ouvertures; on a été obligé, quand il a été tout fait, de repilloter sous ses fondements.

b) La fistule est un mal qui prend à l'anus et fait icy un sens allusif aux crevasses dont les derrières de ces dépots sont endommagez.

Les Batiments du Dépost.

Ce Poliphème en édifice
Est très mal planté sur ces pieds;
Ses membres sont estropiez,
Il faudra dans peu qu'il périsse. *a)*

En vain ce magnifique quay,
Cette propreté, cet air guay
Tasche de voiler sa misère;

Il se porte bien par devant;
Mais il est sy mal par derrière,
Qu'il crève par le fondement. *b)*

*

Dépot de sel, grenier externe, *c)*
C'est à vous qu'à présent j'en veux;
Dussay-je passer pour hargneux,
Il faut qu'aujourd'huy je vous berne.

Dites moy donc, vous qu'au besoin
Je bernerois à coups de poing,
Non pas pour une fois, mais mille,

Dites moy, masque de château, *d)*
Pourquoy, ne pouvant être en ville,
On vous a mis le cul dans l'eau. *e)*

a) Les murs de refend par dedans tombent si fort qu'il y a à craindre, si l'on n'y prend garde, qu'ils ne crèvent lorsque le sel sera tiré d'un des greniers.

b) Les devants de ce bâtiment sont superbes et font un magnifique spectacle, c'est dommage qu'ils ne se soutiennent pas également partout, touttes les autres parties cédant à l'effort que le sel dont il est chargé leur fait faire.

c) Parce qu'on n'a pas jugé à propos de le mettre en ville attendu qu'il auroit pris trop de place sur le port où abordent les vaisseaux.

d) Parce que les devants sont d'une architecture des plus riches et les derrières très simples.

e) On a été très longtemps à pomper l'eau qui revenoit sans cesse interrompre les travaux et à présent on soupçonne qu'elle baigne encore les fondements qu'elle mine petit à petit.

Le Frontispice des Dépôts.

Quelle est l'impertinente beste
Par qui Neptune fut placé *a)*
Là haut trop petit de moitié?
N'a-t-il pas fait un coup de tête?

Tel qu'il est, il faudroit avoir
Un microscope pour le voir,
N'a-t-il pas fait un bel office?

On le place, un trident en main,
Dessus la porte, comme un suisse,
Pour imposer au mauvais train. *b)*

*

Je croyois, à votre ouverture,
Voir offrir à mes yeux surpris
Tous les trésors de Saint-Denis;
Mais Robin ture lure lure :

Lorsque dans vos caveaux j'entroy,
De douleur je fus pénétré;
A regret, je me le rapelle :

J'y vis, o douleur, o destin!
Mille muids de sel de Gabelle *c)*
Et pas un seul quartaut de vin.

a) Sur la porte du milieu on a mis une figure de Neptune qui a le trident en main, trainé par des chevaux marins; la figure en est assez bonne, mais trop petite au dire des gens délicats.

b) Les porteurs de sel, pendant les déchargements, gagent des gens de journée pour faire leur ouvrage.

c) Ces dépots contiennent vingt mille muids de sel; les murs ont sept pieds d'épaisseur.

Le Batteau d'Elbeuf.

Quoy donc! encore une voiture!
Voiture en haut, voiture en bas,
Je n'y puis tenir, en tout cas,
Voiture soit, adieu voiture.

On dit que c'est celle d'Elbeuf; *a)*
Je voudrois bien d'un nerf de bœuf...
Mais diable, trève à la satyre;

Voiture, allez votre chemin;
J'auray quelque chose à vous dire
Lorsque vous reviendrez demain.

a) C'est la voiture de Rouen à Elbœuf où il y a la plus belle manufacture de draps du Royaume, cette voiture appartient au duc de ce nom et est d'un revenu considérable, elle va et revient tous les jours.

Le Mail.

Que vois-je là, dessus ma droitte? *a)*
C'est le mail,... c'est le mail... tant mieux;
La poudre y saisit trop les yeux.
Pour le coup, je vous en souhaitte :

Le crayon me finit soudain,
Remettons l'affaire à demain,
Il est du noir dans la marmitte. *b*)

Aujourd'huy je le tiens pour vu;
J'iray lui rendre ma visite,
Quand d'ais il sera revestu! *c*)

a) La scituation du mail de Rouen est parallèle au Cours dans le fauxbourg de Saint-Sever; il est très mal entretenu.

b) Parce que plutost que de manquer un trait de satyre, un médisant, au deffaut d'encre, se serviroit de suye de cheminée.

c) Les ais qui le bordent sont tout au plus à un pied de hauteur et tombent en pourriture, ce qui cause quantité de hazards dans le jeu; il est de neuf cent pas en longueur.

Les Canons du Cours.

Honneur à ces foudres de guerre! *a*)
En veulent-ils au Vieux Palais?
Ou veut-on, les laissant exprès,
Que la rouille les mange à terre?

Si j'avois icy le pouvoir
Qu'un intendant pourroit avoir,
Je me donne au maître des diables,

Sans y faire tant de façons,
Pour avoir des affuts sortables,
Je fairois vendre ces canons.

a) Il y a sur le bord de l'eau, au commencement du Cours, une douzaine de canons sans affuts et tout rouillez, que l'on tire les jours de fête et de réjouissance pour répondre à ceux du Vieil Palais vers lequel leurs bouches sont tournées.

*
* *

Mais je sens affoiblir ma veine,
Je suis épuisé de lardons ;
Allons retailler mes crayons:
En attendant, prenons haleine.

Je n'ay fait que vous ébaucher,
Je suis las, allons nous coucher
Pour mieux reprendre la satyre.

Quoy que j'en aye beaucoup dit,
Il m'en reste encor plus à dire,
ROUEN, bonsoir et bonne nuit.

Table.


40 1896
LE PARNASSE BURLESQUE
Publié
Avec Introduction, Notes et Glossaire
Par A. HÉRON

SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

N° 65

—

M. BEAUCOUSIN.

LE

PARNASSE BURLESQUE

PUBLIÉ

AVEC INTRODUCTION, NOTES ET GLOSSAIRE

Par A. HÉRON



ROUEN
IMPRIMERIE LÉON GY
1896

première date peut être admise d'après le Sonnet sur la victoire du Chevalier de Lorraine sur un officier turc le 27 de juillet 1664, *la dernière est rendue plus probable par les* Vers sur une Comette qui se voit à present sur nostre Orizon. *C'est en effet au mois de décembre 1664 que cet astre est signalé dans une lettre de Mme de Sévigné. Au milieu des préoccupations que lui cause le procès de Fouquet, la célèbre marquise écrit à M. de Pomponne, le 17 décembre : « Il y a une comète qui paroit depuis quatre jours : au commencement, elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué ; mais à présent tout le monde l'a vue. » Faut-il attribuer la découverte à Philaminte ou Bélise, qui non contentes d'avoir* vu clairement des hommes dans la lune, *ou, tout au moins,* des clochers tout comme je vous vois, *auraient braqué sur l'astre vagabond*

> *Cette longue lunette à faire peur aux gens*

qui gênait si fort le bonhomme Chrysale ?

C'est seulement le 13 janvier 1665 que le gazetier Loret en parle en ces termes :

> *J'aurois parlé de la Comète,*
> *Dont très-bien le monde caquète,*
> *Mais n'étant (encore qu'Auteur)*
> *Ny Philozofe, ny Docteur,*
> *Ny sçavant dans l'Astrologie*
> *Pour traiter avec énergie,*
> *Au gré des Lecteurs curieux,*
> *D'un Chapitre si sérieux :*

D'ailleurs, sentant bien que ma veine
Ne coule, à prézent qu'avec peine,
Je n'ay pas voulu hazarder
D'en écrire, ou d'en clabauder.
Que cecy serve de réponce
A ceux qui m'en ont fait sémonce;
Ayant d'intervales meilleurs,
Possible parleray-je ailleurs
De ce caprice de Nature,
Mais ce jour tréve d'écriture.

C'est donc, selon toute vraisemblance, dès les commencements de l'année 1665, au plus tôt, que le Parnasse burlesque *fut publié, après les* Derniers soupirs de la Muse normande *qui datent de 1664, et avant la* Première partie du restablissement de la Muse normande *qui appartient à l'année 1669.*

Ce n'est pas sans raison que j'intercale ainsi cette plaquette. Elle présente de frappantes analogies avec les suites de la Muse normande. *On y trouve des pièces écrites en langue purinique ou* gros normand (1), *mêlées à des poésies composées dans ce style burlesque que Scarron et d'Assoucy avaient mis à la mode et dont le goût s'était répandu de Paris dans les provinces. Or, le même mélange se rencontre dans les suites de la* Muse normande, *à cette différence près que les pièces puriniques y sont plus nombreuses que*

(1) *Ces deux pièces, la ballade* Frere Gervais... *et le sonnet* Colas ayant plaqué..., *ont été publiées déjà dans l'appendice du t. IV de la* Muse normande, *p. 288-289.*

les pièces burlesques. Il y a encore ce trait de ressemblance que deux pièces du Parnasse burlesque *ont été composées, comme quelques chants royaux de la* Muse, *en l'honneur de la Vierge : la* Ballade sur l'Immaculée Conception *et le* Sonnet sur la victoire du Chevalier de Lorraine ; *elles furent sans doute lues au concours du Puy des Palinods de 1664.*

Le succès de la Muse normande *avait, naturellement, provoqué bien des imitations. Le libraire Jean Osmont voulut exploiter une veine féconde, comme le fit plus tard Laurent Machuel, comme le firent peut-être encore d'autres éditeurs dont nous ignorons les noms parce que leurs publications ont disparu. Car ces minces livrets devaient avoir moins de durée que les robustes in-folios. Salis, froissés, usés par les mains populaires, auxquelles surtout ils étaient destinés, négligés en raison de leur minime valeur, ils ne tardèrent pas à disparaître, et de leur naufrage il ne reste qu'un petit nombre d'épaves que recueillent pieusement les bibliophiles et que les curieux s'attachent à reproduire. A quoi bon, dira-t-on peut-être, puisque dans ces débris il est rare de rencontrer une œuvre ayant quelque valeur littéraire ?*

Reconnaissons, cependant, qu'ils peuvent fournir d'utiles renseignements sur la langue, les mœurs et les coutumes, quelques faits oubliés par les graves annalistes ; ils font en outre connaître le goût, l'état d'âme, à un moment donné, sinon d'une génération tout entière, du moins d'une classe

intéressante de la population. A cet égard, rien n'est négligeable.

Mais quel est l'auteur des pièces comprises dans le Parnasse burlesque? *Je crois qu'on tenterait en vain de découvrir son vrai nom, et, d'ailleurs, à l'ignorer, l'histoire littéraire de notre ville perdra peu de chose. Disons, toutefois, pour ne pas lui refuser tout, que les deux pièces consacrées à la Vierge valent mieux, par leur tour facile, qu'un grand nombre de poésies semblables qui nous ont été conservées, et que, le genre burlesque une fois admis, il y a quelque verve dans la pièce* A ma Chatte.

Mais quelle distance entre notre anonyme et Joachim du Bellay qui nous a fait cette gracieuse, quoique un peu mignarde peinture dans l'Epitaphe d'un petit chat *:*

La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ebenin
Un petit mufle lyonnin,
Autour duquel estoit plantée
Une barbelette argentée
Armant d'un petit poil follet
Son musequin damoiselet.

Le lecteur délicat regrettera sans doute de trouver dans le Parnasse burlesque *quelques mots un peu* hardis *sans aller toutefois aux extrêmes. Hélas ! le genre le voulait ainsi; voyez plutôt Scarron et ses émules. Il est malaisé de s'arrêter sur la pente glissante, et, au lieu de condam-*

ner rigoureusement notre poète *inconnu, sachons lui gré de n'avoir pas osé davantage.*

Ce livret de Jean Osmont se trouve ici fidèlement reproduit page pour page, avec ses fautes d'impression et de ponctuation là où la ponctuation existe, car on remarquera que la Ballade d'amour *(p. 15 et 16) n'a pas été ponctuée.*

PARNASSE
BVRLESQVE
OV
DIVERTISSEMENT DES
Melancholiques

Dedie a sa chatte

AVEC AVTRES PIECES
Curieuses

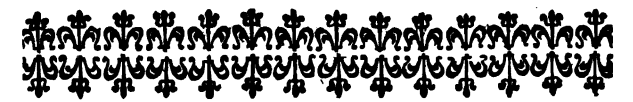


A ROVEN
Chez IEAN OSMONT,
au Portail des Libraires

L'AVTHEVR

à ſon Liure

VA-t'en ſans iamais reuenir,
Car ie ne puis te retenir :
Va conter deſſous l'Hemiſphere,
Le ſort des rigueurs de ton Pere :
Qui croit quelque gain ſans faillir,
Par ton abſence recueillir



A
MA CHATTE

MAdame receuez pour gage
Ces vers d'vn eternel hommage,
Ces vers remplis de mots plaiſans,
Qui ne ſeront pas deſplaiſans :
Car eſtant d'vne illuſtre race,
I'aurais ma foy mauuaiſe grace,
De les faire, maiſtre Minon,
Imprimer ſous vn autre nom.

Antiquité de ſa race.

Voſtre ayeule eſtoit chez Anchiſe,
Qui la portoit ſous ſa chemiſe,
Quand ſur ſon cou, ſon fils le mit,
Fuyant de Troye dans la nuit.
Œnée ayant l'ame Royale,
D'vne façon tres-liberale,
Offrit cette beſte en pur don
A la belle Reyne Didon :
Didon apres, Dame galante,

Enuoye au marché ſa ſeruante
Auec Caſcaret ſon Laquais,
Pour acheter au chat du fais,
Vne mulette & du gras double,
Tirant de ſa pochette vn double :
Diſant qu'il falloit eſpargner
L'or & l'argent pour bien régner :
Quand elle fut apriuoiſee,
Trois iours apres ſon arriuée,
Deſſus ſa juppe elle chatonna,
Dont tout le monde s'eſtonna :
Elle en eut cinq d'vne ventrée :
Dont l'vne encor ſuiuit Œnée
Dans vne gribanne ſur mer,
Qui me la fit bien eſtimer :
Mille ans apres de mere en fille
Elle engendra bien neuf cens mille,
Iuſqu'au temps du Roy Guillemot,
Dont les autheurs n'en diſent mot :
Mais regnant le Roy Charlemagne,
Vne le ſuiuit en Eſpagne :
Qui toſt apres par Perpignan,
Vint loger droit à Luſignan
Dans le Palais de Merluſine
Qui ne luy fit pas laide mine,
Si nous voulons croire en Latin
Le docte Archeueſque Turpin,

Comme vn Autheur tres-veritable
Qui n'eſcriuit iamais de fable.

NOPCES, NOPCES.

Apres auoir mangé ſix mois
Tout ſon ſaoul de bon lard aux pois,
Elle prit en foy coniugale
Vn gentil Chat, couleur d'opale,
De bon lignage & bien fringant,
Nourry dans la Cour d'Agramant :
Cette Chatte eſtoit ſi ciuile
Que les Meſſieurs en corps de Ville
Furent pour la complimenter.
Ayant fait exprés apporter
D'excellent fruit dans des corbeilles
Et de bon vin dans des bouteilles :
Les Precieuſes de la Cour
La viſiterent à leur tour.
Mercure aduerty de la feſte,
Fut ſupplier la Cour celeſte
Pour aſſiſter de grand matin
A cette nopce & au feſtin :
Ayant fait ainſi ce meſſage
Auec vn bel habit de Page
Cheminant par le Mont Atlas,
N'eſtant ny fatigué, ny las,

Il defcend en bas fans lanterne
Pour prier le Dieu de l'Auerne :
Il s'embarque apres fur la mer,
Ayant fait tous les vents calmer,
Aprehendant par vn orage
De trop tarder en ce paffage,
Puis fe gliffant par vn canal
Droit au grand Palais de cryftal :
Il rencontra le Dieu Neptune
Dans vne faifon opportune,
Puis qu'il luy parle en liberté
Sans offenfer fa Majefté ;
Apres auoir fait ce voyage,
Tantoft à pied, tantoft à nage
Il conuoqua les demy-Dieux,
Lefquels refterent tres-ioyeux
Sans oublier le vieil Saturne
Pour euiter toute rancune.

Feftin des Dieux.

Ils arriuerent affez toft,
Car Priape embrochoit le roft.
Silene arrangeoit les bouteilles
Sur vne table fous des treilles
Que Bacchus empliffoit des vins
Les plus excellens des raifins :

Pallas, Junon, & Proſerpine
Lardoient le veau dans la cuiſine
Ganimede apportoit des Cieux
Deux brocs du doux nectar des Dieux :
Par le conſeil de l'aſſemblée,
Et par l'aduis de Cytherée,
Laquelle dit qu'il ſeroit bon
Auec des tranches de jambon :
Pluton faiſoit des fricaſſées
De pluſieurs trotins ramaſſées;
Zephire allumoit vn fagot,
Cerbere tournoit vn gigot,
Momus rotiſſoit des ſauciſſes,
Et des boudins noirs pleins d'eſpices :
Vulcan ſoufloit ſur des charbons
Pour faire cuire des chapons :
Cybele eſpluchoit la ſallade
D'vne façon aſſez mauſſade,
Neptune verſoit aux baſſins
Des eaux pour rafreſchir les vins.
Les belles Nymphes bocageres
En verſoient dedans des aiguieres
De ces eaux pour les mains lauer
Qui retomboient au reſeruoir :
Mars mettoit les couteaux ſur table,
Venus vn potage agreable :
Flora preparoit le deſſert,

Phœbus accordoit le concert:
Ceres arriuant dans la presse
Presenta des pains de Gonnesse :
Venus qui tiroit vn lardon,
Demandant son fils Cupidon :
Pan, dit que dans la Mylesie
Il y auoit Dame Jolie,
Qui s'appelloit en Grec Psyché,
Et qu'il estoit bien empesché
Pour consommer auec la belle
Vn mariage tres-fidelle.
Ils souperent apres à loisir,
Chacun mangeant à son plaisir,
Auec beaucoup de vigilance
Et d'vne grande complaisance.
Deux Tritons ne pouuans passer
Apportans des pots à pisser
Firent plus de bruit dans la salle
Que Pigneresses dans la Halle.
Mais que faisoit Dame Latrine.
Elle tenoit vne terrine,
Auec des morceaux de papier
Prenant quelque double ou denier
De tous ceux-là de l'assemblée
Qui vouloient aller dans l'allée
Aupres d'elle faire caca,
Ainsi que Momus remarqua.

DANSE: DANSE,

Enfin, apres auoir repû,
Et aux ſantez des Dames bû,
On ſe prepare pour la dance :
Iunon ſautoit bien en cadence
Au ioly ſon du violon,
Touché par les mains d'Apollon
Minerue danſoit la Moutarde
Et Venus tres-bien la Guimbarde,
Et Pan au ſon d'vn chalumeau
Charmoit Ceres ſous vn ormeau
Diane eſtoit dans vn bocage
Qui defendoit ſon pucelage,
D'vne genereuſe action
Contre le ieune Endimion :
Les médiſans qui parlent d'elle,
Ont dit qu'elle eſtoit ſans chandelle,
Pour coudre à vn de ſes pourpoints
Par charité deux ou trois points,
Glaucus donnoit à des Dryades
De ſon haut-bois des Serenades :
Alecton tenant ſon flambeau
Fit dans la nuit vn iour tres-beau,
Et pour complaire à l'eſpouſée
Elle s'eſtoit le ſoir friſée.

Mais ayant ouy quelques propos
Que disoit contre elle Atropos,
Elle eut enfin grosse querelle
Contre la funeste pucelle
Qui s'efforçoit de ses ciseaux
De luy couper ses deux naseaux
Tout alloit mal dans ce desordre
Il fallut apporter vn ordre,
Mercure a cela deputé,
Qui mangeoit encor d'vn pasté,
Trouuant à ses pieds vne corde,
Garrotta Deesse Discorde,
Laquelle auoit sans occasion
Excité cette confusion,
Iusqu'au desespoir irritée
N'estant du festin inuitée :
Mars par hazard se trouuant là,
Non sans danger fit le hola.
On auoit oublié Lucine,
Mais elle fut à la gesine
Auec le bon pere Caron,
Trois mois apres ou enuiron.

La Comedie.

Apres le Bal, la Comedie,
Fut en ce temps-là bien iolie :

On repreſenta, ce dit-on,
Sur le ſoir Mirame ou Caton,
Et le ioùr d'apres Rodogune
A la chandelle, ſur la brune :
En ſuite les eſprits folets,
Auec les Lutins des balets.
Iupin cette meſme nuitée,
Fit ioüer Europe enleuée.
La farce apres vn grand Balet
Par Gorgibus & Iodelet,
Megere & ſa ſœur Tyſiphone
Chantoient, baiſe-moy ma mignonne.
Ce qui fit encore du bruit,
Que Iunon à ſon reſueil fit
Sautant de ſon lit toute nuë,
Criant tout haut, ie ſuis cocuë,
Merluſine alors s'amuſoit,
Comme tout le monde diſoit,
A mediter dans vn grimoire
Eſcrit en tres-gros caractere,
Ou ſa mere & son bon papa,
Qui liſoient ſouuent Agripa,
L'auoient en ſa ieuneſſe inſtruite
Du temps qu'elle eſtoit bien petite.
Venus apres mena l'eſpoux,
Conſumer vn hymen ſi doux,
Que de cet heureux hymenée

Sortit vne chatte bien née :
Laquelle eut dix fois des enfans
De gris, de bruns, de noirs, de blancs,
Tres-ſçauans en Mathematique
Et tres-plaiſans dans la Muſique,
Chantans touſiours eſtans en gars
Renaut, ou Regnault en Becars
Lors qu'ils ſont dans vne aſſemblée
Par ce mot de guet appellée
Pour aller combattre les rats
Dans les greniers en galatas.

Sa triste mort.

C'eſt celle-là qui vint de Brie
Peupler de chats la Normandie,
Dans vn bateau iuſqu'à Poiſſy
Pour arriuer apres icy
Auec ſon train dans vn caroſſe,
D'autant que Madame eſtoit groſſe.
Helas! le mal-heureux cocher
La fit dans Robec treſbucher,
Accouchant là d'vne femelle
Freres & ſœurs morts auec elle :
Cette femelle eut des chatons
Dedans mon grenier à tatons,
De ces Chatons ſortit ma Chate,
Qui me cherit & qui me flatte,
A qui ie preſente ces vers
Qui vont arpenter l'Vniuers.

FIN.

BALLADE

FRere Geruais, cheſt à cét heure
Qu'il nous faut déplorer le ſort
De chette mortelle demeure,
Qui nous conduit iuſqu'à la mort;
Les Aſtres malins ſont ſi fort
Contre les humains en colere
Puis qu'ils ont ſouffert à grand tort
L'impoſt nouuel dechus la biere.

Fleuren tout déconfit en pleure
Pendant que Drien s'en fieux dort
Et que ſa femme vend du beurre
Ayant s'en ponant droit au Nort,
Car tous les demons ſont d'accort
Pour nous accabler de miſere,
D'eſtablir ſans nul reconfort
L'impoſt nouuel dechus la biere.

Michaut venant de l'abreueure,

Me rencontra dechus le port,
Difant, helas! à la mal-heure,
On ne vient plus dechus le bord
De la Seine puifer fi fort
L'eau pour payer, douleur amere,
Et à Robec, qui eft tant ord,
L'impoft nouuel dechus la biere.

Il n'y aura, ie vous affure
Aucun remede à mon tranfport
Car nos biens ou que ie meure
Ne viennent iamais à bon port
Buuons buuons dans vn varuot
Ou le canal de la riuiere,
Pour éuiter fans nul effort,
L'impoft nouuel dechus la biere.

BALLADE D'AMOUR

Pour la Ville de Dieppe, où les
Dames donnent le prix.

IE quitte Mars de grand courage
Ie ne veux plus en ſanglanté
Dedans les horreurs d'vn carnage
Riſquer comme vn fol ma ſanté
Ayant ces mal-heurs euité
Ce n'eſt plus mon humeur d'attendre
Les fureurs du ſort irrité
A l'amour il ſe vaut mieux rendre.
Sylene quoy que ton breuuage
Ainſi qu'vn poiſon enchanté
Rende l'homme fier & ſauuage
Plus doux par ſa felicité
Ie veux auec ciuilité
Bien ſobrement de ce ius prendre
Nargue de ta diuinité
A l'amour il ſe vaut mieux rendre.

L'orgueil de ſoy meſme eſt l'image
Qui trouble vn eſprit éuenté
Car ſon luſtre trompeur outrage
L'obiet qui le tient arreſté
Pour prouuer cette vérité
S'il faut à quelque but pretendre
Ie chante a la poſterité
A l'amour il ſe vaut mieux rendre.

ENVOY A LA PLVS BELLE

Mignonne ſi l'amour rauage
Les reſſorts de ma liberté
Voſtre diuin eſclat m'engage
A vous ſeruir ſans vanité
Le feu qui ſort d'vne beauté
Reduit ſouuent vn cœur en cendre
Et me fait dire en equité
A l'amour il ſe vaut mieux rendre.

SONNET

COlas ayant plaqué s'en cul deſſus ſa
ſelle,
Apres auoir trinqué de bõ froc ras nouuel
Auec vn gros lopin d'oreille de pourchel
Recouſant à loiſir le bout de ſa ſumelle,
Me dit, Vinchent, ie veux t'apprendre
vne nouuelle
Que me dit l'autre iour le vrelu du Pon-
chel.
Qui trouble la raiſõ de m'ẽ poure cheruel
Car l'illuſtre Phœnix des mouqueurs
de candelle,
Sçachant certainement qu'on ne va plus
ſouper,
Que l'andoüille eſt au pluc qu'il n'y a rien
fripper,
A dit en déplorãt les malheurs de cét âge
Aſſis deuant le feu près ſa femme Alizon
Ie gagerois cent fois, ou ie pers la raiſon
Que les Muſes ſeront dans vn triste
veſuage.



SONNET

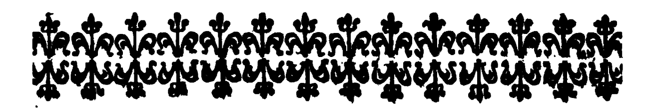
Contre vn Amoureux tranſi.

On a promis pour la premiere fois
A ce galand de touzer ſa mouſtache,
S'il y retourne; & s'il faut qu'on le ſçache,
Son pauure cul ſera mis aux abois.

A la ſourdine, & comme en tapinois,
Dedans la nuit ce compagnon ſe cache,
En ſi gliſſant, il n'oze quand il crache,
Par vn effort, réueiller les Bourgeois.

Apprehendant la langue babillarde
De ces cenſeurs ſur ſon humeur gaillarde,
S'ils le voyoient ſi librement entrer.

Mais pour trouuer vn excellent remede
A corriger le mal qui le poſſede,
Le meilleur eſt, de le faire chaſtrer.



A APOLLON,

SI ton logis par les Lutins,
Seiour agreable des Muſes :
Eſt occupé comme mutins,
Par l'artifice de leurs ruſes :
Pere du iour, ô blond Phœbus,
Accorde nous pareille grace :
Pour te preſenter des rebus,
De trouuer vn autre parnaſſe.

BALADE

Sut l'Immaculée Conception de la Vierge. Largument tiré de Virgile, lib. 12. Œneid.

Inonem interea, rex omnipotentis, Olympi alloquitur.

IE ne veux plus que l'on me vante
Muſe; ton Pinde audatieux
Ou l'art d'vn ſoin induſtrieux
Embellit ſa face riante :
L'Olympe encor plus glorieux,
Te ſera voir dans ſon image,
Qu'il eſt par la faueur des Cieux
Le Mont preſerué de l'orage.

Les flots de la Mer eſcumante,
Par vn choc horrible à nos yeux
(Pouſſé du vent iniurieux)
N'eſtonnent ſa cime charmante :
Car pour leurs conſeils precieux,
Les Dieux (auxquels ont rend hõmage)

Ayment d'vn zele officieux
Le Mont preferué de l'orage.

Quand de Typhon la main puiſſante,
Par un effort prodigieux,
Rouloit les rochers des haux lieux,
Contre la machine brillante
Iupin d'vn bras victorieux
Conſerva dedans ce rauage
Comme vn azyle gracieux
Le mont preſerué de l'orage.

ENVOY

Deſſus ce Puy, Vierge eſclatante
Ie dis d'vn ſens myſterieux
Que du peché de nos ayeux
Ta pureté fut triomphante
Malgré les aſſauts furieux
Du Demon vomiſſant ſa rage
Lors qu'il vit, d'vn œil enuieux
Le mont preſerué de l'orage.

SONNET

Sur la victoire du Cheualier de Lorraine, contre vn Officier Turc le 27 de Iuillet 1664.

VN Turc par ſa valeur redouté dans Byſance
Pouſſé du ſort fatal de ſa gloire enuieux
Auoit fait appeller dans vn champ glorieux
Au combat ſeul à ſeul vn Heros de la Frãce.

Cét Alcide brauant ce monſtre d'arrogance
Paroiſt comme vn éclair effroyable à ſes yeux
Le rencontre & l'abat d'vn bras ſi furieux,
Qu'il n'a pas le loiſir de faire reſiſtance.

Car d'vn funeſte coup la mort vint eſtouffer
Celuy dont le courage eſpouuantoit l'Enfer.
Arrachant de ſon corps vne ame criminelle.

O Vierge ton Concept, dans vn myſtique ſens,
Fut en vain attaqué par Lucifer rebelle
Du crime originel de nos premiers parens.

FIN.

NOTES

Page 4, ligne 24. — « Vint loger droit à Lusignan, dans le palais de Merlusine. » Mélusine, la fée célèbre des romans de chevalerie et des traditions du moyen âge, qui bâtit, dit-on, pour son mari, Raymondin de Forez, le château de Lusignan (Poitou).

P. 4, l. 27. — « L'archevêque Turpin ». La *Vita Caroli magni et Rolandi* qu'on lui attribue à tort, n'est qu'un roman d'aventures où ont puisé les trouvères du moyen âge.

P. 5, l. 9. — « Agramant ». C'est l'empereur des Sarrasins dans le *Roland furieux* de l'Arioste. Saint Michel envoya la Discorde mettre dans son camp un trouble qu'il ne put apaiser, d'où la phrase proverbiale : *La discorde est au camp d'Agramant,* quand les mésintelligences existent entre gens de même parti qui devraient rester unis.

P. 8, l. 3. — « Pains de Gonnesse ». On fabriquait à Gonesse un pain très estimé des Parisiens qui regardaient comme une calamité d'en être privés.

P. 9, l. 8 et 9. — « Minerve dansoit la Moutarde, Et Venus très bien la *Guimbarde* ». La Guimbarde, dont il est

parlé fréquemment au XVII[e] siècle, est une ancienne danse. Le mot a été appliqué aussi à l'air de cette danse, aux chansons composées sur cet air et à une mode. Je n'ai rien trouvé sur la danse appelée la *Moutarde*.

P. 11, l. 1-3. — « On representa, ce dit-on, Sur le soir Mirame et Caton, Et le jour d'apres Rodogune. » *Mirame*, tragédie écrite par Desmarets de Saint-Sorlin sur le plan donné par Richelieu, et jouée en 1641 ; *Caton*, tragédie de J. Auger, jouée en 1648. Quant à la *Rodogune*, du grand Corneille, elle avait été représentée en 1646.

P. 11, l. 22. — « Agripa ». On sait que Henri-Corneille Agrippa, mort en 1555, fut un des plus savants hommes de son temps et qu'il dut à ses études sur les sciences occultes la réputation de magicien.

P. 12, l. 6-7. — « Chantans toujours estans en gars Renaut ou Regnault en Becars. » Je n'ai trouvé nulle autre part l'expression *être en gars ;* j'inclinerais à croire qu'elle signifie *être en rut*. Quant à *Renaut ou Regnault*, je pense qu'il ne faut pas voir dans ces noms la mention d'une chanson, mais une onomatopée par à peu près de la complainte amoureuse *rrrmâo* que vient soupirer sous les fenêtres de sa belle le Lindor à quatre pattes.

P. 17, l. 9. — « Sçachant certainement qu'on ne va plus souper. » Il y eut un concours des Palinods en 1664 ; mais il paraît qu'il n'y eut pas de prince et par conséquent pas de souper ; d'où les doléances du pauvre Colas.

P. 17, l. 7. — « Le vrelu du Ponchel, » c'est-à-dire le

savetier du Ponchel. Le Ponchel se trouvait rue Martainville, à la jonction des rues du Ruissel et de la Chèvre. Il tirait son nom d'un petit pont ou *ponchel* jeté sur le Ruissel. Ce nom de Ponchel et celui de' Robec, qu'on trouve deux fois, p. 12, l. 20, et p. 14, l. 6, suffiraient à prouver que ce livret est rouennais, si on ne le savait pas d'ailleurs.

P. 24, l. 1. — « Sonnet ». Le combat, dont il est ici question, eut lieu quelques jours avant la fameuse bataille de Saint-Gothard. Les Turcs avaient essayé de s'emparer du pont de la place de Kerment, situé sur la Raab. Le comte de Coligny accourut pour leur disputer le passage et voilà en quels termes un officier de l'armée raconte, dans une lettre publiée par la *Gazette de France* (n° 106, 8 septembre 1664, p, 867-868), le combat du chevalier de Lorraine et de l'officier turc : « Il (le comte de Coligny) fut suivi de quantité d'autres Volontaires, entre lesquels se trouva le Chevalier de Lorraine, qui se signala, particuliérement, par un combat qu'il eut avec un Officier Turc, lequel s'estant détaché le Sabre à la main, demandoit un Brave pour mesurer ses Armes avec lui. Ce jeune Prince voulant estre le Brave qu'il cherchoit, se détacha, aussi, à l'instant de son Escadron pour aller à lui : et le combattit avec tant de valeur, et de hardiesse, qu'il le tüa d'un coup d'épée au travers le corps, et se saisit de son Sabre, pour marque de sa victoire. » Loret mentionne également ce combat dans sa *Muze historique,* numéro du 30 août 1664.

GLOSSAIRE

Les chiffres romains indiquent la page, les chiffres arabes la ligne.

Chatonna, IV, 10; **chatonner** *se dit de la chatte qui fait ses petits.*

Chervel, XVII, 8, *cerveau.*

Fais, IV, 3, *foie.*

Fieux, XIII, 11, *fils.*

Fripper, XVII, 11, *manger avidement.*

Froc ras, XVII, 3. — *Ce nom, donné à une boisson, se trouve quinze fois dans la* Muse normande. *J'ai hasardé, t. I, p. 224 de cet ouvrage, l'explication suivante : « Faut-il l'identifier avec le* forçat, *dont il est fait mention dans l'ouvrage intitulé :* L'honnête réception d'un maître Savetier, Carleur, Réparateur de la Chausseure humaine, etc., *p. 16 : « Assurez-vous que vous ne boirez pas ici de* forçat *ou de piscantine, mais du meilleur de la cave. »*

Gars (estant en) XII, 6, *étant en rut* (?).

Gribanne, VI, 14, LITTRÉ, v° Gribane : « *Nom d'une barque à mât et à voiles, de cinquante à soixante tonneaux, qui est en usage sur les côtes de Normandie et de Picardie,*

et dans la navigation de la Seine maritime, de Rouen au Havre. »

Gras-double, IV, 4, *membrane de l'estomac du bœuf.*

Lopin, XVII, 4, *morceau.*

M'en, XVII, 8, *mon.*

Mouqueurs de candelle, XVII, 9, *moucheurs de chandelle.*

Mulette, IV 4, *l'estomac du veau qui renferme la présure.*

Ord, XIV, 7, *sale.*

Pigneresses, VIII, 19, *fabricantes de peignes.*

Plaqué, XVII, 2, *placé, posé.*

Pluc, XVII, 11, *épluchure, ordure;* est au pluc, *est au rebut.*

Ponant, XIII, 13, *le derrière.*

Pourchel, XVII, 4, *pourceau.*

Poure, XVII, 8, *pauvre.*

S'en, XVII, 2, *son.*

Sumelle, XVII, 5, *semelle.*

Touzer, XVIII, 4, *tondre.*

Trinqué, XVII, 3, *bu.*

Trotins, VII, 10, *pieds de mouton.*

Varvot, XIV, 13. *bourbier. Il y a eu à Rouen une rue du* Varvot, *supprimée pour le passage de la rue d'Amiens.*

Vrelu, XVII, 7, *sobriquet appliqué aux savetiers de Rouen. Parmi ceux qui se sont occupés de la* Muse normande, *il en est qui ont pris le* v *initial pour un* u *et qui ont lu* urelu; *ce seul exemple* le vrelu *suffit à établir leur erreur.*

